John Carter Brown.

En 1779 Mr. Le Comte d'Estaing témoin de la valeur de Mr. Horadou, Sergent de Grenadiers au Regiment de Haynault, qui s'est signalé au Siége de la Grenade, en recompense de son courage l'embrasse et le fait Officier.

4368.

This portrait was taken from
a copy of "Journal du Journal
d'un Officier de la Marine" 1782

11.X.07

709

Charles Stewart

By M. le Comte de Bertrand

365

36

EXTRAIT
DU JOURNAL
D'UN OFFICIER DE LA MARINE
DE L'ESCADRE
DE M. LE COMTE
D'ESTAING.

JOHN CARTER BROWN

1782.

C
X

EXTRAIT

DU JOURNAL

D'UN OFFICIER DE LA MARINE

DE L'ESCADRE

DE M. LE COMTE

D'ESTAING.

CETTE campagne eſt très-intéreſſante par ſes événemens & par les circonſtances particulieres qui en ont été la ſuite. Elle pouvoit produire de grands effets, ſi l'objet qui l'a fait entreprendre avoit pu ſe remplir ; mais on s'étoit trop

promis avec des moyens fort incertains, pris au hasard, devenus plus foibles encore, par l'inexpérience du général, dont le caractere altier & présomptueux ne permettoit aucun conseil; muni d'un grand pouvoir, l'usage qu'il en faisoit ne pouvoit que choquer les esprits. Des menaces à tous propos, le plus souvent sans motifs, toujours avec cette autorité foudroyante qui révolte, devoient naturellement lui attirer la haine de toute l'escadre; une défiance humiliante, des ordres captieux qui paroissoient médités pour surprendre la bonne-foi des officiers commandans; des précautions infinies pour les rendre responsables des événemens & faire tomber sur eux au besoin l'irréussite d'un projet mal conçu. Ajoutez à tant de sujets de mécontentement, le manque d'égards envers tous les officiers sous ses ordres, même ceux qui après lui devoient avoir l'autorité du comman-

dement ; une conduite auſſi irréguliere jointe à la dureté & à l'abus du pouvoir : employant dans l'occaſion de préférence à d'anciens officiers, contre tous les uſages établis, des jeunes gens ſans la moindre expérience, qui devenoient ſes conſeils dans les occaſions les plus délicates, & dont tout le mérite étoit dans ſes bonnes graces. Prévenu ſans motif contre pluſieurs, il faiſoit naître les occaſions de les moleſter. En un mot, il conduiſoit ſon eſcadre en vrai deſpote, *par la crainte* ; ce qui ne pouvoit qu'exciter un ſoulevement général & le faire haïr. Quelle union, quelle harmonie pouvoit-il y avoir dans une telle eſcadre, pour concourir aux vues du général, & remplir celles du gouvernement ? C'étoient des plaintes continuelles, des mortifications données & rendues à tout inſtant : on doit s'attendre à de grandes fautes.

M. d'Eſtaing, actif, infatigable, ne

s'eſt point épargné pour réuſſir : s'il avoit des connoiſſances proportionnées à ſon activité & à ſon ambition, il ſeroit capable des plus grandes choſes ; mais il n'a point d'expérience, il a beſoin de conſeil, & ſon caractere prévenu & intraitable l'empêche de ſuivre, pas même d'entendre les perſonnes capables de le guider : c'eſt ce qui lui a fait expoſer ſouvent imprudemment & avec témérité, ſans aucun objet utile, l'eſcadre du roi.

Parti de Toulon le 13 d'avril 1778, dans un état d'encombrement inconcevable, il ne voulut pas relâcher aux isles d'Hieres par le coup de vent forcé qui ſuivit de près ſa ſortie, & qui a fait tomber l'eſcadre juſques dans le golfe de Gênes. Cette relâche indiſpenſable par rapport à pluſieurs vaiſſeaux qui n'étoient pas prêts, l'auroit mis dans le cas de mieux tenir ſa mâture, qui, ayant des haubans neufs, prêtoit ſen-

ſiblement aux fatigues d'une mer orageuſe ; de ſorte que les mâts du Languedoc beaucoup trop élevés ſupportoient ſeuls, foiblement ſoutenus par les cordages, tous les efforts d'un tangage très-dur & de gros roulis. On peut conſidérer cette époque comme la premiere de ſon démâtement. Les mâts étoient tombés de l'arriere ; il n'y eut qu'une opinion dès ce moment dans l'eſcadre, que ce vaiſſeau démâteroit au premier coup de vent ; la relâche nous eût fait gagner au moins huit jours, & ce tems étoit précieux pour trouver les Anglois dans la Delaware, puiſque nous ne ſommes arrivés que dix jours après leur départ. Nous ſommes reſtés trente-cinq jours dans la Méditerranée, traverſés toujours par les vents contraires.

Ce fut vers l'isle de Madere, le 20 mai, après le départ de la frégate *la Flore*, qui eſt retournée en France

pour y annoncer notre paſſage du détroit, que notre petite eſcadre repréſentant le corps de la nation, pavoiſée comme un jour de fête, à l'imitation du général, déclara la guerre à l'Angleterre. Les inſtructions de la cour remiſes aux capitaines, lues aux états-majors, pourroient faire penſer que M. d'Eſtaing n'étoit point autoriſé par la cour à une déclaration de guerre auſſi ſinguliere; mais il pouvoit prévoir qu'elle ſeroit infailliblement déclarée, & que la cour ne ſeroit pas fâchée qu'il prît ſur lui d'agir offenſivement, ſe propoſant ſans doute de le déſavouer s'il ne réuſſiſſoit pas. C'eſt bien là le caractere hardi du comte d'Eſtaing.

Les inſtructions remiſes aux capitaines portoient de ſe méfier des Anglois, d'attaquer toute flotte allant ou venant de l'Amérique, ſuppoſé que nous fuſſions en force ſupérieure, & de ſe rendre directement à Boſton en cas de ſéparation.

Si la cour avoit ordonné la déclaration de guerre faite par M. d'Eſtaing, tout bâtiment quelconque, ſoit qu'il vînt des Indes ou de l'Amérique, étoit également de bonne priſe. Pourquoi donc cette exception, d'attaquer, prendre ou détruire toute flotte allant ou venant de l'Amérique, & de nous rendre directement à Boſton ? C'eſt que nous devions protéger cette ville en cas d'attaque.

Une preuve encore qui appuie ce que je viens d'avancer, c'eſt le combat de l'*Arethuſe*, du 17 juin. La cour de France n'eût pas demandé réparation à la cour d'Angleterre pour l'inſulte faite au pavillon en attaquant la *Belle-Poule*, ſi elle eût donné des ordres précis au comte d'Eſtaing de déclarer la guerre à la hauteur de l'isle de Madere le 20 mai. Cette politique me paroîtroit blâmable, non-ſeulement parce qu'elle manque de bonne-foi,

mais auſſi parce que de l'inſulte faite au pavillon François ſur les côtes de la Bretagne, nous le vengions ſur les côtes de l'Amérique d'une maniere réparatoire, en attaquant les Anglais auparavant qu'il y eût aucun manifeſte d'une déclaration de guerre en bonne forme. Il eſt cependant vrai qu'à cet égard les Anglois ne peuvent rien nous reprocher, puiſqu'ils avoient déjà commencé à prendre ſur nous, & qu'ils nous attaquoient dans l'Inde.

Le premier juin, nous avons vigoureuſement chaſſé des navires que nous croyions Anglois, & qui enſuite ont été reconnus pour Hollandois, venant de Batavia, richement chargés. Le premier bâtiment Anglois que nous avons rencontré & pris, eſt la *Charlotte* venant de l'isle Providence, une des Lucaïes, chargé de ſucre, café & indigo, rencontré à la hauteur des Bermudes le 30 juin; c'eſt probablement le premier

navire pris ſur les Anglois de cette guerre, puiſque la cour de France a demandé réparation pour le combat de *la Belle-Poule* le 17 du même mois. Comment concilier la conduite de M. d'Eſtaing avec celle de la cour?

Le 5 juillet, la frégate *l'Engageante* a combattu dans la nuit la frégate *la Roſe*, corſaire de vingt-deux pieces de canon, dont elle s'eſt emparée après la réſiſtance la plus courageuſe; il étoit commandé par le capitaine Doukins, dont la bravoure a mérité l'éloge de ſon vainqueur. Nous nous ſommes emparés de *la Bonite*, qui étoit une priſe de ce corſaire ſur nous.

Le 7 juillet, nous avons donné chaſſe à la frégate *la Mercaid* de trente-deux canons, & nous l'avons forcé à ſe détruire. Un bateau Américain, rencontré à 150 lieues de la côte, nous avoit aſſuré que nous trouverions les Anglois dans la Delaware; nous l'avions ramené

avec nous pour nous ſervir de pilote ; il devoit en aller prendre dans la baie de Chéſapeck ; le général l'avoit comblé de bienfaits, & fait remorquer par une frégate. Il fut à Chéſapeck & ne revint plus ; il fit pis encore, ce fut de nous trahir, en prévenant Howe de notre arrivée.

N'ayant pas de pilote, ſans aucune connoiſſance de la côte, l'embarras du général étoit extrême ; nous eſſayâmes de chénaller dans la Delaware : pluſieurs de nos vaiſſeaux s'échouerent ; nous fûmes obligés de mouiller, & de haſarder d'envoyer un canot avec un officier pour prendre langue à terre, ſans ſavoir ſi cette partie de la côte étoit aux Américains ou aux Anglois. Nous avons ſu que ceux-ci avoient évacué Philadelphie, que leur dernier convoi étoit parti depuis dix jours pour New-Yorck.

L'eſcadre alloit manquer d'eau, plu-

fieurs vaiſſeaux n'en n'avoient plus que pour douze jours. Dans cette poſition, il convenoit d'en faire dans la Delaware ; tandis que le général auroit pu concerter avec le congrès & Washington, ce que l'eſcadre pouvoit entreprendre, & juſqu'à quel point elle pouvoit être utile aux Américains. Il auroit pu prendre des pilotes pour toute la côte : il ne fit rien de tout cela. Perſuadé toujours qu'il pourroit ſurprendre l'ennemi, il débarque ſur *la Chimere* l'envoyé de France avec M. Deane, fait voile auſſi-tôt pour New-Yorck, mettant ſon eſcadre à l'économie de l'eau.

La nuit du 10 au 11 juillet, à l'entrée de New-Yorck, il s'eſt vu ſéparé de ſon eſcadre pour s'être trop obſtiné à la pourſuite d'un bateau de guerre qu'il prit dans la nuit ; nous l'avons heureuſement rallié dans la matinée.

Nous nous ſommes préſentés devant New-Yorck l'après-midi du 11 juillet ;

les Anglois s'étoient retirés dans l'intérieur du port de Sandion avec leurs vaiſſeaux de guerre & les bâtimens de tranſport dans la riviere d'Hudſon. Tout le fruit de notre empreſſement a été de prendre quelques bâtimens de tranſport, qui venoient avec confiance mouiller au milieu de l'eſcadre.

M. d'Eſtaing vouloit entrer à Sandion : il promettoit cent mille écus au pilote qui voudroit s'en charger ; mais cette promeſſe ne pouvoit ſervir qu'à le convaincre davantage de l'impoſſibilité de l'exécution, n'y ayant de fond que pour de petits vaiſſeaux ; ou, s'il y a du fond, comme on l'a aſſuré depuis, le paſſage eſt ſi étroit qu'il auroit été trop haſardeux de ſe riſquer, parce qu'un ſeul vaiſſeau venant à s'échouer, il auroit fermé le paſſage aux autres qui auroient été foudroyés par l'artillerie des vaiſſeaux & des batteries de l'ennemi.

L'eſcadre manquoit d'eau ; on avoit eſſayé d'en faire dans la riviere de Schreusburg, au péril de la vie, pour paſſer la barre qui ferme l'entrée de cette riviere.

Après avoir perdu du monde ſans pouvoir rapproviſionner les vaiſſeaux, expoſé un corps de troupes beaucoup trop foible pour ſoutenir une attaque de l'ennemi, dont toutes les forces étoient raſſemblées dans cette partie ; on propoſa au général l'expédition de New-Port.

Le ſecret ne fut pas aſſez gardé, le lord Howe en fut inſtruit, des bâtimens de tranſport y porterent trois mille hommes. Nous les voyions filer journellement le long de Longue-Island.

L'indéciſion du général, dont le projet étoit connu, onze jours paſſés devant New-Yorck, ont dû, en laiſſant le tems à l'ennemi de ſe fortifier, beaucoup augmenter les difficultés de l'en-

treprise de Rhode-Island, où nous avons paru le 29 juillet à deux heures après midi en ligne de combat, disposés à forcer l'entrée du port.

L'étonnement de l'ennemi, qu'avoit produit la hardiesse de notre manœuvre, la bonne volonté de nos équipages assuroient la réussite; il ne pouvoit y avoir de doute sur le succès de l'entreprise, si M. d'Estaing avoit eu plus de confiance en ses propres forces.

Il se laissa gagner par les représentations du général Américain Sullivan, qui, jaloux de la gloire qu'il pouvoit acquérir, craignoit de ne pas partager l'honneur de cette journée. M. d'Estaing prit le parti de mouiller devant New-Port, & d'attendre que Sullivan eût rassemblé ses milices, au grand étonnement de tous les officiers de l'escadre.

Les Anglois, que notre apparition avoit d'abord intimidés, reprirent courage: on verra combien ils craignoient,

par ce que la peur leur fit faire. Nous avons ſu que les habitans de New-Port tremblans avoient abandonné la ville. Les Heſſois, troupes mercenaires, au moment de ſe révolter, étoient diſpoſés à le faire à la vue du moindre péril.

Deux petites frégates envoyées pour garder la paſſe de l'eſt, intimiderent ſi fort les Anglois, qu'une corvette de vingt canons de douze, & deux galeres mouillées ſous une batterie ſe ſont brûlées en les voyant paroître. La batterie même a été abandonnée ſans tirer un coup de canon. *Le Sagittaire* ſeul força la paſſe de l'oueſt, détruiſit une batterie, & fut mouiller ſans empêchement à la pointe nord de cette isle. Si l'eſcadre étoit entrée comme elle le devoit, par la paſſe du milieu, mille hommes de troupes que l'ennemi avoit poſtés ſur l'isle, auroient été faits priſonniers, ſans pouvoir ſe défendre; voilà des avantages réels & ſûrs que le

général a bien voulu perdre, puiſqu'il auroit auſſi bien attendu Sullivan dans le port que dans la rade, que cette manœuvre reſſerroit l'ennemi de plus près, qu'en formant des batteries de canons & de mortiers ſur le continent on auroit pu bombarder & détruire la ville. Rien de tout cela ne s'eſt fait, par une conduite mal entendue, & par l'entêtement du général qui avoit donné toute ſa confiance aux Américains qui le trompoient; il ſuivoit aveuglément leurs avis, ſans daigner conſulter en rien les officiers ſous ſes ordres, dont pluſieurs avoient aſſez de connoiſſances & d'expérience pour diriger ſa conduite.

Il ſemble que ſon amour-propre auroit ſouffert d'un conſeil; qu'il craignoit de ſuivre un avis qui ne fût pas le ſien, comme ſi un ſeul homme pouvoit penſer à tout. Il ignore ſans doute que les hommes qui ſe ſont le plus diſtingués ne dédaignoient pas les avis

des

des perſonnes qui en ſavoient beaucoup moins qu'eux ; & que dans pluſieurs occaſions l'idée la plus heureuſe eſt celle de l'homme qui eſt le moins inſtruit. Comme dans un conſeil les avis ſont toujours ſoumis pour l'exécution au diſcernement & à la volonté du chef, il peut donc, d'après ſes propres lumieres, en faire l'uſage qu'il croit convenable & avantageux à ſes deſſeins ; le conſeil ne détermine pas abſolument ſa conduite, il ſert ſeulement à l'éclairer.

Deux de nos vaiſſeaux qui avoient paſſé dans la paſſe de l'oueſt, s'aviſerent d'un ſtratagême qui leur réuſſit, en gagnant pendant la nuit le vent à deux frégates angloiſes qui venoient les obſerver tous les matins au point du jour. Elles furent ſurpriſes par cette manœuvre dans la matinée du 5 août, & forcées de ſe brûler à la voile. Cinq autres frégates ou corvettes, poſtées plus près de New-Port, s'imaginant que les deux

vaiſſeaux étoient l'avant-garde de l'eſcadre qui entroit par cette paſſe, ſe brûlerent auſſi. Nos ſuccès venoient ainſi des plus petits moyens, par la timidité de l'ennemi : ce qui prouvoit au général ce qu'il pouvoit eſpérer de ſon eſcadre, s'il étoit entré le premier jour.

Sullivan ayant enfin raſſemblé ſes milices après onze jours d'attente, paſſés en chimeres & à obſerver l'isle Connoniant, le général s'eſt décidé à entrer ; il aſſembla auparavant les capitaines pour tenir conſeil, mais plutôt pour la forme & pour ſa ſûreté particuliere que pour délibérer ſi l'on entreroit, puiſqu'il commença à ſignifier qu'il avoit ordre du roi de forcer le paſſage de New-Port. Le roi n'avoit certainement pas prévu le cas où il ſe trouveroit, pour lui donner un pareil ordre. Il fut décidé que les vaiſſeaux entreroient couplés deux à deux, afin de

pouvoir éviter plus facilement dans les intervalles d'un couple à l'autre les brûlots qu'il étoit probable que les ennemis auroient placés ; qu'on poſteroit en-dehors de la paſſe, pour empêcher la ſortie des bâtimens ennemis, *le Protecteur & la Provence.* Il eſt bon de ſe rappeller que ces deux vaiſſeaux, avec *le Fantaſque & le Sagittaire*, étoient dans la paſſe de l'oueſt ; qu'ils furent obligés de ſe touer pour ſortir & venir prendre le poſte aſſigné : ce qu'ils n'eurent pas le tems de faire, ainſi que nous allons le voir.

Le ſamedi 8 août, à trois heures après midi, le paſſage de New-Port fut forcé, ſelon les ordres réglés dans le conſeil. Les huit vaiſſeaux n'éprouverent pas toute la réſiſtance qu'on devoit attendre du tems qu'on avoit laiſſé à l'ennemi pour ſe bien préparer. Il ſe croyoit ſi peu en ſûreté, qu'il mit le feu à ſes magaſins, & brûla le bois qui couvroit

ſon camp. Le vaiſſeau de la compagnie *le Grand - Duc*, & deux frégates, qui reſtoient mouillés avec les bâtimens de tranſport ſous la ville, protégés par les batteries, défendus encore par une ligne de bâtimens coulés bas, qui empêchoient nos vaiſſeaux de s'approcher, ne ſe crurent pas en ſûreté; ils jugerent plus convenable de ſe brûler tout de ſuite, que d'attendre l'événement.

La timidité & le découragement des Anglois étoient extrêmes. J'écris comme j'ai vu, ſans prévention; j'en ai été d'autant plus frappé, que je m'attendois à une réſiſtance opiniâtre, conforme à ce ſentiment d'orgueil qui caractériſe cette nation, & qui lui fait chercher tous les moyens de ſe diſſimuler ſa défaite, & de s'avouer vaincue.

Nos vaiſſeaux mouillerent un peu au nord de la ville, derriere la petite isle Roſe - Island, qui lui eſt oppoſée. Le

marquis de la Fayette & Sullivan débarquoient alors avec dix mille hommes dans le nord de l'isle, protégés par nos frégates. M. d'Estaing devoit débarquer dix mille hommes de son escadre : on nous avoit fait passer pour cela des bateaux plats. La garnison de nos vaisseaux étant insuffisante, le général y avoit suppléé en enrôlant des matelots, armés d'une maniere aussi extraodinaire que la bizarrerie de cette idée. Cette classe d'hommes, dont le devoir est toujours forcé par la présence de ses officiers, se plaint trop souvent de la nécessité de le remplir, pour pouvoir compter sur elle dans une circonstance où elle auroit la possibilité si conforme à sa volonté de fuir le danger.

Une telle troupe n'est propre qu'au pillage ; sans discipline, elle occasionne le désordre. Il suffiroit de la voir pour la juger. Sans pouvoir espérer aucun avantage du service des matelots comme

ſoldats, le général s'expoſoit à perdre des hommes eſſentiellement néceſſaires à ſes vaiſſeaux, impoſſibles à remplacer. L'eſcadre ſe trouvoit déſarmée, hors d'état de remettre en mer ; ces conſidérations n'ont pu l'arrêter, en ce qui eſt de ſon caractere de tenter fortune, de mettre tout au haſard, d'attendre l'événement pour ſe rendre à l'avis le plus ſimple, dans l'ordre naturel des combinaiſons déterminées par le ſens commun. Nous fûmes aſſez heureux pour que ſon projet n'eût pas lieu, & que l'eſcadre Angloiſe ait paru au moment qu'on formoit cette ſinguliere troupe.

Il étoit trois heures après midi du 9 août, lorſque *le Guerrier*, qui appareilloit pour protéger la deſcente, ſignala l'ennemi. M. de la Fayette preſſoit la deſcente : il avoit annoncé qu'il s'étoit emparé d'un fort dans le nord de l'isle. Déjà nos ſoldats & matelots s'embar-

quoient dans les bateaux plats, lorſque le ſignal d'apparition de la flotte ennemie vint changer le plan d'attaque en celui de défenſe.

Tous les capitaines de vaiſſeaux commandans retirent dans le moment leur monde, ſans attendre l'ordre du général, avec tout l'empreſſement que leur poſition exigeoit, ayant à craindre d'avoir l'ennemi ſur les bras auparavant d'être en état de défenſe. La poſition de l'eſcadre étoit dangereuſe ; il falloit la changer, pour ne pas s'expoſer au péril évident des brûlots. Chacun le diſoit, & on perdoit le tems à le dire ; le général ne donnoit aucun ordre ; ſa ſérénité ſurprenoit, ſans diminuer les inquiétudes ſur le danger de l'eſcadre du roi dans la poſition la plus critique.

Enfin à la nuit, le général aſſembla les officiers généraux & capitaines commandans ; nous penſions que c'étoit

pour un conſeil. Jamais ſituation ne fut plus exigeante, il n'en fut pas queſtion. M. d'Eſtaing donna le plan d'un emboſſage le plus mal conçu qu'on puiſſe imaginer, dont le déſavantage s'offroit au coup-d'œil de l'homme le moins inſtruit; ordre de l'exécuter. Par cette poſition ordonnée, les vaiſſeaux ſe mettoient dans l'impoſſibilité de pouvoir éviter aucun des brûlots de l'ennemi, ſans qu'on y gagnât l'avantage d'une plus belle défenſe.

Ceci n'eſt qu'un réſumé, je paſſe légérement ſur les faits, je ne veux que rappeller les principales époques.

Les réflexions judicieuſes des chefs de diviſions & capitaines commandans ne purent rien changer à l'ordre abſolu du comte d'Eſtaing; on travailla toute la nuit pour ſe poſter le plus mal poſſible; il étoit jour, les équipages étoient rendus de fatigue, que nous n'avions pas encore pu prendre nos

poſtes, lorſque par un haſard ſingulier, auſſi extraordinaire qu'inattendu, le vent paſſa du ſud-oueſt [où il regne conſtamment en été] au nord, favorable pour notre ſortie en même tems qu'il empéchoit les Anglois de pouvoir entrer. Nous n'avions pas à héſiter, il falloit ſortir, duſſions-nous avoir à faire aux deux eſcadres de Howe & de Biron réunies, parce qu'en ce cas notre perte étoit certaine en reſtant. D'un autre côté, nous manquions d'eau pour pouvoir tenir la mer; mais on y ſuppléa en réduiſant les officiers à trois gobelets d'eau par jour, & les matelots à deux.

Le vaiſſeau *le Protecteur* s'étoit échoué dans la paſſe de l'oueſt, & nous déſeſpérions qu'il pût nous ſuivre; *la Provence*, plus heureuſe, étoit venu nous joindre en voyant paroître l'ennemi.

A ſept heures du matin du 10 août, le général s'étant aſſuré que le vent étoit établi dans la paſſe, pour ne pas

expoſer l'eſcadre à reſter en calme ſous la batterie de Bretonpoint, fit le ſignal de couper les cables pour forcer le paſſage une ſeconde fois ; manœuvre fort hardie ſans doute, mais indiſpenſable.

Les vaiſſeaux de l'avant-garde porterent dans la paſſe à petite voile pour laiſſer le tems aux autres de ſe mettre en ligne, eſſuyant le plus terrible feu des batteries qu'on avoit conſidérablement augmentées. L'eſcadre eut environ ſoixante hommes hors de combat. On ne peut aſſez louer la bravoure des équipages : ils témoignerent la plus grande fermeté ; leur impatience de joindre l'ennemi après la ſortie étoit extrême. Que ne pouvions-nous pas attendre après de pareils témoignages de leur courage, lorſqu'excédés de fatigue, ils pouvoient à peine ſe ſoutenir ! *Le Protecteur* vint nous joindre après notre ſortie.

Nous diſtinguions alors la flotte ennemie vers Blacq-Island, où elle avoit mouillé, coupant ſes cables, mettant à la voile avec tout l'empreſſement de la crainte. Les vaiſſeaux formés en ligne couvroient les frégates & autres petits bâtimens de guerre que nous prenions pour un convoi ; ils ſe placerent en échiquier dans le meilleur ordre poſſible, en prenant chaſſe ayant leurs petits bâtimens ſous le vent ; nous fûmes ſûrs dès-lors que nous étions ſupérieurs en forces, que nous n'avions à faire qu'à l'eſcadre de Howe compoſée de petits vaiſſeaux ; & nous comptions quatorze bâtimens en ligne, dont deux nous paroiſſoient plus petits que les autres.

Le projet du lord Howe étoit digne de ſa réputation ; ſes combinaiſons étoient juſtes & raiſonnées. Inſtruit de tous nos mouvemens par l'infidélité des Américains du parti Torris, particuliérement d'un traître qui nous avoit

été donné par le congrès, prévenu du débarquement de nos troupes & matelots, la réuſſite étoit certaine. Peut-on être mieux averti, & ne ſera-t-on pas ſurpris de voir paroître l'eſcadre Angloiſe dix-huit heures après que nous ſommes mouillés devant New-Port?

Si par l'événement Howe s'eſt beaucoup expoſé, il a fallu un miracle comme celui de voir paſſer le vent au nord dans cette ſaiſon, & par une ſingularité remarquable, préciſément au moment qu'il alloit donner dans la paſſe du fanal; il amenoit avec lui tout ce qu'il falloit pour nous détruire, bombardes, brûlots, troupes de débarquement, avec leſquelles il ſe ſeroit emparé de l'isle Cononiant, que nous avions négligée, d'où l'on auroit pu nous réduire à loiſir, en y établiſſant des batteries de canons & de mortiers.

Le changement de vent avoit auſſi changé la face des choſes ; l'eſcadre angloiſe ſe trouvoit dans la poſition où elle avoit cru mettre la nôtre. Le lord Howe, monté ſur la frégatte *la Vénus*, parcouroit la ligne de ſes vaiſſeaux, établiſſant l'ordre, n'oubliant rien de ce qui pouvoit aſſurer ſa retraite.

M. d'Eſtaing, après être ſorti de la paſſe en ordre de combat, ſans avoir égard à la bonne contenance de l'ennemi, fit le ſignal de chaſſe & de forcer de voiles ; les vaiſſeaux rompirent alors la ligne, & chaſſerent l'eſcadre angloiſe comme ſi c'eût été un convoi ; le général ſe ſépara du corps de l'eſcadre qui faiſoit route ſur les vaiſſeaux ennemis, r angea la terre de Blacq - Island pour c ouper la retraite à de petits bâtimens qui paroiſſoient vouloir s'y refugier.

On ne peut voir une telle manœuvre de ſang - froid. Chaſſer de petits bâti-

mens lorſqu'il y a une eſcadre de douze vaiſſeaux en ligne ! s'expoſer à perdre l'avantage du vent ! M. de Barras, qui commandoit l'avant-garde comme le plus ancien capitaine de l'eſcadre, déploya toute ſon expérience. Il ſuivoit tous les mouvemens de l'ennemi, ſervant de frégate à l'eſcadre qui n'avoit beſoin que de l'obſerver. Cet officier ſe trouvant près de l'ennemi & n'étant pas ſuivi, ayant à craindre de ſe voir engagé avec l'eſcadre angloiſe ſans être ſoutenu, même enveloppé en la ſerrant de trop près, ſe vit forcé de diminuer de voiles. Ce fut alors que le général quitta ſa chaſſe marchande, pour venir prendre ſon poſte. Toute l'eſcadre étoit diſperſée ; on s'approchoit de l'ennemi, mais ſans ordre.

Le général fit ſignal à quatre heures de ſe former en échiquier ; manœuvre qu'il auroit dû faire en ſortant, ou bien chaſſer ſur deux colonnes, faire atta-

quer l'arriere-garde de l'ennemi par les vaiſſeaux meilleurs voiliers, pour retarder ſa fuite. Il a fallu beaucoup de tems pour que chaque vaiſſeau pût prendre ſon poſte. J'ai vu cette manœuvre fort lente dans l'exécution ; elle auroit pu être exécutée avec plus de célérité.

L'ennemi avoit toujours conſervé l'ordre de l'échiquier ; il gagnoit du terrein pendant que nous nous formions en ligne. La nuit commençoit à ſe faire, il ne falloit plus penſer à combattre ce jour-là. Les Anglois tenoient la bordée du large, courant vent arriere le vent au nord-eſt. Le convoi tenoit une route différente, paroiſſant vouloir s'approcher de Longue-Island ; nous n'avions pas de frégates pour empêcher la retraite de ces bâtimens : c'eût été un grand avantage pour l'eſcadre, en ce qu'elles auroient pu la guider, ayant une marche ſupérieure aux vaiſſeaux, & obſerver l'ennemi de plus près.

Nous avons abandonné le convoi pour ſuivre les vaiſſeaux. Le général emploie un bateau américain qui nous avoit ſuivis, pour aller reconnoître les Anglois; car juſqu'alors nous ne ſavions pas au juſte le nombre & la force des vaiſſeaux, l'éloignement pouvant nous faire juger vaiſſeau ce qui n'étoit que frégate. Il revint le ſoir faire un faux rapport. Nous avons ſu depuis qu'il y avoit treize vaiſſeaux de ligne & onze frégates : le reſte formant le nombre total de trente-ſept, bombardes, galeres ou corvettes; ce ſont ces bâtimens que nous prenions pour un convoi, qui ſe ſont ſéparés dans la nuit. Il n'étoit reſté avec les vaiſſeaux que les plus groſſes frégates.

Le général fit ſuivre l'ennemi par ce même bateau américain, après être convenu des ſignaux qu'il feroit, ſoit pour annoncer qu'il faiſoit route pour New-York, ou qu'il tenoit le vent & paroiſſoit

manœuvrer

manœuvrer pour aller à New-Port. M. d'Eſtaing craignoit qu'il n'eût ce dernier projet, & le lord Howe étoit capable de cette manœuvre ; c'eſt pourquoi nous fîmes peu de voiles, dans la crainte que l'ennemi qui couroit toujours grand largue, ne s'aviſât de mettre à ſec dans l'obſcurité de la nuit ; de ſorte qu'au jour il ſe ſeroit trouvé cinq ou ſix lieues de l'arriere, & par conſéquent au vent.

Le bateau américain n'a fait aucun ſignal pendant la nuit, nous ne l'avons plus revu. Le lendemain au point du jour nous avons reconnu l'eſcadre angloiſe ſous le vent à nous, courant l'échiquier dans le même ordre que la veille, faiſant de la voile pour nous éloigner ; le général fit le ſignal de forcer de voiles avec coups de canon toute la journée. Je ne puis diſſimuler que quelques capitaines ſe ſont négligés, & que quelques-uns ont diminué

de voiles, lorſqu'ils ſe trouvoient de l'arriere, n'étant pas à leur poſte, le ſignal du général preſcrivant de forcer de voiles pour joindre l'ennemi le plus tôt poſſible.

A quatre heures du ſoir, *le Languedoc* & *le Zélé* avoient joint l'arriere-garde de l'eſcadre angloiſe, laquelle étoit en ligne au nombre de douze vaiſſeaux, parmi leſquels l'on croyoit généralement dans l'eſcadre qu'il y avoit quelques frégates pour nous en impoſer, & afin d'empêcher que nous ne doublions leur ligne. M. d'Eſtaing, dans la même poſition que la veille, fit le même ſignal de ſe former en ordre de combat.

L'intention du général, qui étoit à la tête de la ligne, étoit ſans doute, que l'ordre de combat ſe formât le plus tôt poſſible, ſans avoir égard au rang, ni à l'ancienneté, & de prendre ſon poſte où l'on ſe trouvoit ; ce qui étoit indifférent pour le ſuccès, puiſ-

que le plus gros vaiſſeau ennemi n'étoit pas plus fort que le moindre des nôtres. Je ne ſais par quelle fatalité, ni pourquoi, chaque capitaine interprétant ſon ſignal, tous s'obſtinerent à vouloir prendre le poſte aſſigné au rang de leur vaiſſeau dans l'ordre de combat réglé ; ce qui a fait perdre beaucoup de tems, & encore une fois, la plus belle occaſion qui puiſſe jamais s'offrir de combattre & de vaincre les Anglois.

Nous verrons la même choſe arriver au combat de la Grenade.

Il eſt vrai que le coup de vent qui eſt ſurvenu, auroit empêché le ſuccès du combat ; mais devoit-on le prévoir ? Le tems eſt devenu tout-à-coup ſi mauvais, qu'il ne fut plus queſtion de penſer à combattre, mais de parer aux accidens d'un furieux coup de vent ſi violent dans la nuit, que nous craignions qu'il ne nous emportât les mâts.

Si la mer s'étoit élevée en raiſon de la force du vent, François, Anglois, nous euſſions tous péri ; forcés d'obéir au vent, nous étions ſi près les uns des autres lorſqu'il commença, que nous devions néceſſairement nous trouver pêle-mêle au retour du beau tems : il étoit donc eſſentiel de nous conſerver enſemble. Nous eûmes la douleur de voir *le Languedoc* le lendemain matin démâté de tous ſes mâts, nu comme un ponton ; enſuite *le Marſeillois*, de ſon beaupré & de ſon mât de miſaine.

La tempête ayant calmé, nous ne nous trouvâmes plus que neuf vaiſſeaux enſemble ; *le Languedoc*, *le Céſar* & *le Marſeillois* nous manquoient. Le même ſoir, vers les dix heures, nous entendîmes diſtinctement le combat d'un vaiſſeau : ce ne pouvoit être que *le Languedoc* ou *le Marſeillois*. C'étoit ce dernier.

Nous en prévînmes M. le comte de

Breugnon, qui ſe trouvoit commandant des neuf vaiſſeaux que la tempête n'avoit pas endommagés. Il devoit le voir comme nous, & nous ne pûmes lui perſuader ce qu'il étoit très-facile de diſtinguer, puiſque nous voyions le feu & que nous entendions les coups de canon. Nous nous ſommes tous époumonnés de lui crier, le priant de regarder, puiſqu'il ne vouloit pas entendre.

Cet officier général, dont l'inexpérience s'eſt fait remarquer dans toutes les occaſions, s'obſtina à ne vouloir ni entendre, ni voir, ni croire, & ne voulut pas revirer ſur le vaiſſeau attaqué ; il continua ſa route oppoſée, ſans ſavoir pourquoi, juſqu'à minuit, qu'il mit en panne pour attendre le jour.

S'il eût reviré, ainſi que le ſens commun l'exigeoit, il ſe ſeroit trouvé au matin près du vaiſſeau qui avoit combattu *le Marſeillois*, dont il auroit pu s'emparer. Celui qui avoit combattu *le*

Languedoc ne l'avoit pas abandonné ; tous deux pouvoient être pris, & nous euſſions immanquablement rencontré pluſieurs autres vaiſſeaux de Howe. Il faut qu'une manœuvre abſurde, ridicule, nous empêche de profiter de l'avantage de notre réunion, en même tems qu'elle expoſoit nos vaiſſeaux maltraités au danger évident d'être la proie de l'ennemi.

Le Marſeillois avoit maltraité *le Renow*, avec qui il avoit eu affaire en lui lâchant ſa bordée à la portée du piſtolet ; *le Languedoc* auroit beaucoup plus maltraité *le Preſton* qui l'a combattu, ſi lorſque ce vaiſſeau l'a prolongé, M. d'Eſtaing ne s'étoit pas entêté à le croire hollandois. Il pouvoit, avec une artillerie auſſi ſupérieure, le couler bas, ou du moins le mettre hors d'état d'en rien craindre ; tandis que celui-ci pouvoit le prendre, s'il avoit eu pour capitaine ſeulement un homme ordinaire.

Quel avantage n'avoit-il pas ſur un vaiſſeau démâté de tous ſes mâts & ſans gouvernail ! En ſe poſtant de l'avant, il tiroit comme à un but.

Partie des vaiſſeaux mouillerent avec *le Languedoc* ſur le banc où il étoit lors de ſon combat. Le reſte de l'eſcadre fut à la chaſſe des Anglois ; *le Vaillant* prit *la Bombarde*, *le Tonnerre*, *l'Hector*, *le Sénégal*. Le premier a été détruit ſans néceſſité ; il auroit été très-utile à l'eſcadre, d'une conſtruction qui n'eſt pas ordinaire, & pouvant ſervir de modele. Il fut brûlé par humeur : il y avoit un tel empreſſement pour le détruire, que c'eſt un pur haſard que nous ayons pu en ôter les mortiers & les canons.

Dans le triſte état où ſe trouvoit l'eſcadre, c'étoit une néceſſité de gagner le premier port pour ſe réparer. *Le Céſar*, ſuppoſé qu'il n'ait pas été rencontré par l'ennemi, devoit être à

Boſton ; perſonne n'imaginera que, n'ayant plus que neuf vaiſſeaux en état de combattre, on ait héſité de s'y rendre, étant aſſuré de l'arrivée de Biron pour l'avoir vu, & que nous aurions pris, ſi le général avoit fait chaſſer *le Tonnant* & *l'Hector*, qui étoient au vent de la *Princeſſe-Royale*, de préférence au *Fantaſque* & au *Sagittaire* qui étoient ſous le vent.

Comment M. d'Eſtaing ayant la certitude de la jonction de l'eſcadre de cet amiral à celle de Howe, a-t-il pu s'obſtiner à retourner devant New-Port? C'eſt cependant ce qu'il a fait avec une témérité qui ne préſente rien de louable que d'expoſer ſans utilité l'eſcadre du roi, lorſque l'ennemi ſavoit ſa ſituation & l'état déſaſtreux où l'avoit mis le coup de vent, & ne pouvoit manquer de venir à New-Port, ſoit pour le chercher, ſoit pour en faire lever le ſiege.

La ſeule raiſon qu'ait oppoſée M. d'Eſtaing aux repréſentations des capi-

taines, ſur une manœuvre auſſi peu convenable avec des vaiſſeaux hors d'état de doubler les caps & ne pouvant naviguer que le vent arriere, c'eſt qu'il avoit engagé ſa parole d'honneur à Sullivan qu'il reviendroit à New-Port. Je doute qu'une pareille objection pût le juſtifier, & que la parole d'honneur de M. d'Eſtaing qui ne pouvoit prévoir ce qui lui étoit arrivé, ſoit équivalente pour la France à dix mille hommes & douze vaiſſeaux de ligne qu'il expoſoit pour la remplir.

Il vouloit plus faire encore, après avoir échappé par un miracle au projet de Howe, c'étoit de rentrer de nouveau à New-Port malgré l'impoſſibilité démontrée d'y entrer ſon vaiſſeau. Il ſuivoit dans ce projet le ſentiment de Sullivan, qui prétendoit que l'eſcadre du roi étoit faite pour ſe brûler, ſi en s'y expoſant, elle pouvoit être utile aux Américains.

La conduite de cet Américain nous

l'a fait ſoupçonner d'intelligence pour travailler à notre perte. On fait l'outrage fait à la nation pendant le ſiege de New-Port, en donnant pour mot que les François étoient des traîtres qui l'avoient lâchement abandonné. Le marquis de la Fayette a réprimé ſur-le-champ l'inſolence des propos de Sullivan, & l'a obligé à ſe rétracter publiquement.

M. d'Eſtaing tarda peu à avoir la preuve de la ſageſſe du conſeil de ſes capitaines de vaiſſeaux commandans. Il a ſans doute reconnu ſon imprudence, puiſque s'il n'avoit pas pris le parti de paſſer entre les bancs de Saint-George & de Nantuket, où jamais eſcadre n'avoit paſſé avant nous, les Anglois qui nous ſuivoient en queue & qui y ont paſſé eux-mêmes pour la premiere fois, nous coupoient le chemin ; ils ſe ſeroient trouvés devant Boſton à nous attendre, auparavant que nous euſſions

fait le tour du banc. De l'aveu des priſonniers, jamais aucun vaiſſeau anglois ne s'étoit aviſé d'y paſſer; cependant Biron a ſuivi la même route: s'il avoit fait le tour du banc de Saint-George, il n'auroit pu ſe préſenter devant la baie de Boſton deux jours après que nous y avions mouillé, & il arrivoit encore aſſez à tems pour prendre l'eſcadre, s'il avoit eu aſſez de hardieſſe pour rentrer dans la rade de Nantuket.

M. d'Eſtaing s'étoit refuſé aux avis qu'on lui avoit donnés d'élever des batteries pour mettre l'eſcadre en ſûreté : elle étoit mouillée ſans ordre, comme dans un port fortifié. Il n'aime point à prévoir le danger, il croit timide ce qui eſt prudent. Il ſentit ſa faute : en voyant paroître l'ennemi, ſon courage fut étonné du danger où il voyoit l'eſcadre, mais trop tard ; il avoit perdu trois jours ſans rien faire, & il n'avoit plus aſſez de tems.

Les Anglois auroient eu bon marché de cette eſcadre, s'iis avoient oſé entrer ; des équipages épuiſés, exténués de fatigue, malades, découragés, on ne pouvoit en eſpérer que la plus foible défenſe. Pourquoi les Anglois n'ont-ils pas oſé le faire ? C'eſt qu'ils nous croyoient apparemment dans une meilleure poſition. Le monde que nous avions ſur l'isle Saint-George & Nantuket, occupé à traîner des canons, a pu leur faire croire que nous y avions établi des batteries. Peut-être auſſi croyoient-ils nous trouver dans la rade du Congrès, & venir mouiller à celle de Nantuket pour nous tenir bloqués autant de tems qu'ils jugeroient convenable à leur intérêt, avec ſeulement ſix vaiſſeaux & des troupes pour occuper les isles. Il ne pouvoit plus ſortir un corſaire de Boſton.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que perſonne n'avoit penſé, auparavant de

les voir, qu'ils puſſent avoir un pareil projet, qu'il étoit ſi naturel de prévoir ; chacun ſe plaignoit au contraire de n'être pas dans la rade du Congrès. Le mouillage de Nantuket, diſoit-on, étoit dangereux, la tenue mauvaiſe ; l'eſcadre ne pouvoit pas reſter en ſûreté dans cette rade. Le motif de ce raiſonnement eſt connu, c'eſt que l'on étoit trop éloigné de la ville de Boſton, où tout le monde vouloit aller.

C'eſt ainſi que ſouvent de petits intérêts, la plus légere ſatisfaction reglent les avis d'un conſeil. Dans celui tenu à Boſton, l'exemple en eſt frappant, tous les avis furent unanimes d'entrer dans la rade du Congrès le plus tôt poſſible, comme le ſeul endroit où l'on pouvoit être en ſûreté contre les entrepriſes des Anglois. Déjà trois vaiſſeaux y étoient entrés : ſi l'ennemi eût paru vingt-quatre heures plus tard, tous les vaiſſeaux y auroient été, & y ſeroient vraiſem-

blablement encore. La ſatisfaction & le deſir d'approcher de la ville de Boſton avoient empêché les objections raiſonnables qu'il étoit naturel de faire.

Il réſulte de cette remarque, qu'un général ne peut être trop attentif ſi les perſonnes du conſeil n'ont pas un intérêt particulier à donner un avis plûtot qu'un autre. Telle eſt la foibleſſe de la condition humaine, que l'homme étourdit quelquefois ſa raiſon pour rapprocher ſes idées de ſon penchant, & met tout l'art poſſible pour s'abuſer & ſe tromper lui-même, lorſqu'il veut juſtifier ſa conduite & concilier ſa délicateſſe avec ſes deſirs. Nous devons donc au haſard & à l'empreſſement de l'ennemi à nous pourſuivre, ſi nous avons occupé le poſte avantageux de Nantuket.

Le combat du *Céſar* avec le vaiſſeau *l'Iris* n'offre rien d'intéreſſant : il l'auroit ſans doute enlevé, malgré la pré-

ſence de quatre des ſiens, trop éloignés pour pouvoir le ſecourir à tems, ſi des fautes de manœuvres répétées n'avoient ôté au *Céſar* tout l'avantage de ſa ſupériorité.

Le général Sullivan avoit écrit à M. d'Eſtaing une lettre injurieuſe à ſon départ de New-Port, que le général avoit envoyée au congrès. Il oſa lui écrire encore à Boſton, qu'il avoit fui ſans motif raiſonnable, qu'il attendoit le ſecours de ſes vaiſſeaux pour achever la conquête de Rhode-Island. L'inſolente conduite de cet officier envers les François, auroit mérité d'être réprimée exemplairement, ſi le peuple Américain avoit un gouvernement fixe & des loix établies; mais comment oſer punir des gens en place dans un pays où le peuple eſt tout & ſe conduit à ſa volonté, preſque toujours gouverné par ſon caprice plutôt que par la raiſon? Nous l'avons éprouvé en arrivant à Boſton;

M. le comte de Saint - Sauveur en a été la triſte victime.

L'armée de Sullivan & Sullivan lui-même avoient prévenu le peuple contre nous, au point qu'on mit en délibération ſi l'on nous recevroit ; action injurieuſe, révoltante par ſon principe autant qu'elle étoit injuſte. Ils ne pouvoient reprocher au comte d'Eſtaing que d'avoir voulu trop faire pour eux, de s'être expoſé avec une hardieſſe téméraire, mettant au haſard ſon eſcadre, lorſque la cour lui recommandoit poſitivement de mettre ſon eſcadre en ſûreté contre des forces ſupérieures, & de n'attaquer l'ennemi qu'avec avantage.

Nous avons à nous plaindre des Américains ; ils ſe ſont refuſés à nos beſoins, n'ont pas fait pour nous tout ce qu'ils auroient pu faire : leurs ſervices furent toujours peſés au poids de l'or ; ce n'étoit que par l'appât du gain que l'on

pouvoit

pouvoit les arracher à leur indolence naturelle. Ils fembloient d'accord avec les Anglois pour les prévenir de tous nos deffeins.

Nous n'avons reçu aucun avis intéreſſant de leur part ; ou bien ceux qu'ils nous ont donnés étoient faux. Un pilote & un officier donnés par le congrès, nous ont indignement trahis. C'eſt que la plupart des gens aiſés ſont Torris, & ne ſoutiennent le parti américain que par la crainte de perdre leurs biens ; leurs cœurs ſont aux Anglois : ceux-ci avoient uſé d'une politique adroite depuis que nous avions paru ſur les côtes de l'Amérique pour aliéner les eſprits à notre égard, en ſemant ſourdement que l'apparence de protection que le roi de France leur donnoit étoit trompeuſe, & que ſon intention étoit connue de garder les conquêtes que ſon eſcadre pourroit faire ; que les François profiteroient de la

ſimplicité des Américains pour s'inſinuer dans leur pays ; qu'en croyant devenir libres, ils ne faiſoient que changer de maîtres ; que le projet de la France étoit connu par la propoſition qu'elle avoit faite à l'Angleterre de s'unir à elle pour les réduire, ſi l'on avoit voulu lui céder quelques poſtes. Tels étoient les bruits & les écrits ſemés par les Anglois, que le parti Torris avoit eu ſoin d'accréditer.

Les Américains ſont faciles à tromper, indolens par caractere, ſoupçonneux ; ils croient toujours voir ce qu'ils craignent, & ne ſe donnent pas la peine d'examiner les raiſons qui les portent à le croire, encore moins d'en chercher les preuves. Leur indolence eſt telle que nous avons vu l'ennemi détruire Betford à vingt milles de Boſton, ſans que le ſénat fût inſtruit d'aucune circonſtance, des forces, ni des deſſeins des Anglois ; ce fut M. d'Eſtaing

qui envoya un officier pour être inſtruit de l'état des choſes. Nous devons beaucoup à M. Hencock, qui a contenu le peuple, faiſant lui-même patrouille la nuit : ſans cela nous aurions été obligés de nous refugier à bord de nos vaiſſeaux & de n'en pas ſortir.

Le manque d'ordre & la néceſſité des beſoins relatifs à la ſituation de l'eſcadre, joints à l'inexpérience de la perſonne chargée de la partie de l'adminiſtration, ont occaſionné une dépenſe énorme. Les priſes, aſſez conſidérables pour dédommager les équipages & les récompenſer de tous les maux qu'ils ont ſoufferts, ont été pillées & perdues ; les comptes ſi peu ſoignés, que ce qui en reſte ne forme pas la ſixieme partie de leur valeur, qui a été employée à ravitailler l'eſcadre.

Les Américains en ont eu la majeure partie ; ils ne travaillent qu'à force d'argent, parce qu'ils ſont tous dans l'ai-

ſance. Je n'ai pas vu un ſeul pauvre dans toute la partie de l'Amérique que l'eſcadre a parcourue ; ils ſont intelligens, ſont très-bien tout ce qu'ils entreprennent ; mais peu actifs, & d'une nonchalance inconciliable avec la vivacité françoiſe. L'eau que l'eſcadre a faite à Boſton eſt revenue au roi à plus de 4 livres la barrique, & encore étions-nous obligés de mettre nos matelots ſur les bateaux du pays pour les faire agir & accélérer le travail.

Le général fut impénétrable ſur ſes deſſeins : lorſqu'il partit de Boſton, il s'étoit enveloppé de tant de ruſes politiques, que le ſecret de ſa deſtination n'a pas même tranſpiré dans l'eſcadre. La veille qu'il ſe propoſoit de partir, il fut à bord de tous les vaiſſeaux ; il aſſembla les états-majors dans la chambre du conſeil, rapporta ſon combat avec *le Preſton*, & dit qu'il avoit été très-mécontent de ſon équipage ; que M. de

Broves n'avoit pas été plus ſatisfait du ſien, lorſqu'il avoit combattu *l'Iſis* : il conclut que cette conduite timide étoit naturelle aux matelots Provençaux, lorſqu'on ſe trouvoit dans une poſition critique & qu'on avoit à faire à des forces ſupérieures ; qu'étant, généralement parlant, plus ſpirituels que les gens de cet état ne le ſont ordinairement, ils raiſonnent ſur tout, calculent le danger, & manqueroient abſolument, s'ils n'étoient retenus par la préſence des officiers. En conſéquence il enjoignit, ordonna même aux officiers d'uſer de la plus grande ſévérité, ſi nous avions un combat, de ſe munir de piſtolets & de brûler la cervelle au premier qui quitteroit ſon poſte par crainte. Le motif de cette recommandation, c'eſt que la veille le général Washington lui avoit écrit : " qu'il s'étoit trompé „ en lui annonçant le départ de Biron „ avec une flotte ; que cet amiral étoit

„ ſorti de New-Yorck ſans la flotte,
„ avec ſeize vaiſſeaux de ligne; qu'on
„ l'avoit aſſuré qu'il croiſoit entre le
„ cap Sainte-Anne & les bancs, pour
„ empêcher ſa ſortie de Boſton. „

Cet avis auroit pu retenir à Boſton tout autre général que le comte d'Eſtaing, qui ne connoît de danger que celui qui eſt ſous ſes yeux. Il ſe ſeroit cru humilié de la ſeule penſée que Biron l'eût bloqué avec ſeize vaiſſeaux. Il ordonna le départ pour le lendemain; mais il ſurvint un coup de vent de nord qui empêcha notre ſortie juſqu'au 2 novembre que l'eſcadre mit à la voile, ayant à ſa ſuite pluſieurs navires marchands qui vouloient profiter de notre eſcorte autant de tems que notre route pourroit s'accorder avec la leur. Nous avions un vent frais; vers le ſoir nous vîmes un bâtiment dans le nord, qui reparut encore le lendemain matin, auquel *le Sénégal* & *le Stranley* don-

nerent la chaſſe. C'étoit *la Mouche* de l'eſcadre de Biron, que nous avons apperçue à trois heures après midi par le travers du banc de Saint-George.

L'horiſon étoit pour lors orageux ; nous étions dans la noirceur d'un nuage par rapport à l'ennemi, qui probablement ne nous voyoit pas, & ne nous auroit pas vus, ſans les bâtimens marchands qui nous avoient ſuivis, & qui s'étoient aviſés de nous quitter deux heures auparavant, faiſant route dans le ſud-eſt directement ſur l'eſcadre angloiſe, que nous avions cru voir à la cape à la miſaine. Ces bâtimens ne l'ayant apperçu qu'en même tems que nous, quoique beaucoup plus près, firent vent arriere dans nos eaux ; de ſorte qu'ils guidoient l'ennemi, & l'amenoient vent arriere ſur nous, ſuppoſé qu'il les eût pourſuivis : ce qu'il auroit ſans doute fait, ſans un coup de vent de nord qui vint fort à propos changer la poſition

de l'ennemi, qui ayant auparavant l'avantage du vent, ſe trouvoit ſous le vent.

A peine pouvions-nous tenir la miſaine, le tems chargé à ne pouvoir diſtinguer les objets que de fort près; l'ennemi & les marchands diſparurent bientôt. M. le comte de Breugnon, commandant l'avant-garde, s'eſt ſéparé vers le ſoir avec trois vaiſſeaux de ſa diviſion, *l'Engageante*, *le Sénégal* & *le Stranley*, pour n'avoir pas fait aſſez d'attention au ſignal du général de faire route dans la nuit à l'eſt-ſud-eſt. Le vaiſſeau *le Vaillant* qui faiſoit partie de ſon avant-garde, qui avoit vu le ſignal, quitta ſa diviſion pour s'approcher du général. M. de Breugnon a dû s'appercevoir de cette manœuvre; & comme il eſt impoſſible qu'il n'ait pas vu le ſignal du général, ſuppoſé qu'il n'ait pu le diſtinguer, c'étoit un motif pour obſerver avec attention ſa manœuvre,

ſur-tout en préſence de l'ennemi. Je ne crois pas poſſible de trouver aucune raiſon valable pour juſtifier cette ſéparation, & elle s'eſt faite dans un moment qui détruit tous les moyens que l'on voudroit donner pour pouvoir l'excuſer.

Deux jours après, nous avons eſſuyé un furieux ouragan, qui a mis de nos vaiſſeaux dans le plus grand danger: pluſieurs démâterent de leurs mâts de hune; *le Fantaſque* ſe trouva tellement engagé, qu'il fut forcé de couper ſon mât d'artimon pour pouvoir arriver; tous les vaiſſeaux furent ſéparés. On s'eſt rallié quelques jours après, au nombre de ſix, compris le général.

Le 28 novembre, nous avons eu connoiſſance par la priſe de trois petits bâtimens chargés de chevaux & de munitions de guerre, d'une flotte ennemie de ſoixante-cinq voiles, dont ces bâtimens faiſoient partie, eſcortés par cinq vaiſſeaux de ligne.

Selon les journaux de nos prifes, la route tenue par cette flotte indiquoit qu'elle alloit aux isles du Vent ; en conſéquence le général fit naviguer les vaiſſeaux de front, obſervant de grands intervalles de l'un à l'autre, pour embraſſer plus d'eſpace. Malheureuſement nous n'avons pas tenu cette route aſſez long-tems ; le général jugeant, après trois jours de pourſuite au ſud-ſud-oueſt, qu'il devoit l'avoir jointe, ſi elle n'avoit pas changé de route, a fait porter au ſud-oueſt ſur la Deſirade, où il croyoit qu'elle feroit ſon atterrage, ſuppoſant qu'elle alloit à Antigue. Nous l'avons attendu pendant trois jours inutilement ; elle étoit rendue à la Barbade, rendez-vous général de toutes les flottes venant d'Europe ou de la Nouvelle-Angleterre, parce qu'étant l'isle de leurs poſſeſſions la plus au vent, ils peuvent de là faire paſſer promptement chaque partie du

convoi à ſa deſtination ; ce qui ne ſeroit pas auſſi facile d'Antigue ou de toute autre isle ſituée ſous le vent de la Barbade.

Cette réflexion a été faite au général par un officier expérimenté dans ces mers, qui connoît les uſages des Anglois. Nous avons repris dans notre croiſiere un bâtiment pris ſur les Américains par la frégate angloiſe *la Perſée*, chargé de tabac, qui a été fort heureux de nous rencontrer, n'ayant plus que pour vingt-quatre heures de vivres. Nous ſommes arrivés avec nos ſix vaiſſeaux au Fort-Royal de la Martinique le *6* décembre ; nous y avons trouvé tous les bâtimens de notre eſcadre au mouillage, excepté la crique *le Stranley*, qui a été pris pendant le coup de vent du *5* novembre par le vaiſſeau *le Culloden*, qui a traverſé notre eſcadre, & auquel il s'eſt rallié, parce que ce vaiſſeau portoit, ſoit par haſard ou autre-

ment, notre pavillon de ralliement.

Nous avons trouvé au Fort-Royal un convoi de vivres arrivé depuis peu de jours. Le général a ordonné que l'eſcadre en prendroit pour trois mois. Tous les vaiſſeaux ſe réparerent, tandis que le général aſſembloit les troupes, en en faiſant venir de la Guadeloupe & de la Dominique, dans l'intention de faire l'expédition de la Grenade. Ces troupes arrivoient de toutes parts, lorſque nous eûmes avis le 14 décembre, que les Anglois nous avoient prévenus en attaquant Sainte-Lucie avec les troupes du convoi que nous avions pourſuivi, protégé par ſept vaiſſeaux de ligne aux ordres du vice-amiral Barrington.

La circonſtance ne pouvoit être plus heureuſe pour nous ; nous avions ſept mille hommes prêts à embarquer, une eſcadre infiniment ſupérieure ; jamais aſſurément il ne ſe préſentera une plus

belle occaſion d'humilier les Anglois ; il ne pouvoit y avoir de doute ſur le ſuccès ; le convoi, les troupes & les vaiſſeaux étoient à nous ; notre ſeule crainte étoit de ne les pas trouver, & que Barrington n'eût appris l'arrivée de notre eſcadre, qu'il ignoroit abſolument lorſqu'il a haſardé l'expédition de Sainte-Lucie.

A midi du jour de l'avis reçu, l'eſcadre étoit ſous voile avec un convoi de près de ſept mille hommes de troupes réglées, ſans y comprendre ſeize cents hommes que nos frégates amenoient de la Guadeloupe. Le trajet du canal qui ſépare la Martinique de Sainte-Lucie, n'eſt que de huit lieues. Les Anglois avoient mouillé la veille, par conſéquent le plus juſte eſpoir de les trouver ; pluſieurs officiers penſoient que le général n'auroit dû appareiller que la nuit, afin de ſurprendre l'ennemi au point du jour. L'événement a fait

voir qu'ils penſoient juſte : en partant comme nous avons fait, il étoit immanquable que nous ſerions reconnus le ſoir, & que les Anglois auroient toute la nuit pour nous bien recevoir.

Nous avons en effet été reconnus ; & deux vaiſſeaux qui étoient dans le port de Carenage en ſortirent pour prendre leurs poſtes avec les autres.

A ſix heures du ſoir, nous n'étions qu'à quatre lieues du gros islet : n'ayant pas aſſez d'eau à courir, nous avons fait un bord au large : la nuit fut orageuſe ; comme nous naviguions ſans feux en ſilence, il n'étoit guere poſſible de nous conſerver tous enſemble.

Vers les trois heures, nous revirâmes le bord à terre ; à cinq heures & demie nous entendîmes tirer deux coups de canon, ce qui nous annonça que l'ennemi y étoit. Nous l'avons reconnu à ſix heures, mouillé au grand cul-de-ſac ſous le vent du port de Carenage.

Nous étions tombés ſous le vent par les grains que nous avions eſſuyés pendant la nuit ; nos vaiſſeaux étoient diviſés ; toute la matinée fut employée à nous rallier. A dix heures & demie nous étions en ligne, excepté *le Zélé* qui étoit encore ſous le vent ; *le Marſeillois* étoit reſté au Fort-Royal, occupé à changer ſes mâts de hune : nous le vîmes alors forçant de voiles pour nous rejoindre.

Nous trouvant aſſez forts ſans ces deux vaiſſeaux, le général placé à la tête de la ligne après avoir fait le ſignal de dernier branle bas & d'être prêts au combat, a fait route ſur l'ennemi mouillé en ligne dans l'ance du grand cul-de-ſac, avec ſept vaiſſeaux de ligne bien emboſſés, tenant tout l'eſpace depuis la pointe du morne où ils avoient une batterie, juſqu'à l'autre pointe ſtribord de l'ance; les bâtimens de tranſport tout-à-fait à terre derriere les

vaiſſeaux ; il y avoit quelques frégates placées dans les intervalles d'un vaiſſeau à l'autre, qui étoient aſſez grands pour empêcher de couper leur ligne. Dès que le général fut par le travers du morne du côté bas-bord, l'ennemi commença par lui tirer deſſus à toute volée ; nous prolongeâmes ſa ligne à la grande portée du canon, en examinant ſa poſition. Il auroit fallu ne pas tirer & mépriſer une défenſe inutile à cette diſtance, pour ne pas autoriſer cette confiance qu'il pouvoit tirer de ſa préſomption naturelle, en ſe perſuadant que nous craignions de l'approcher de plus près.

Le général en jugea autrement ; il fit le plus grand feu, & tous les vaiſſeaux ſuivirent ſon exemple. *Le Vaillant* faiſoit l'arriere-garde, la fumée de la canonnade avoit intercepté le vent, & il reſta en calme pendant un quart d'heure. Tous les vaiſſeaux ennemis dirigerent

leurs

leurs feux deſſus, il eſſuya une grêle de boulets qui pleuvoient autour de lui ; il fut aſſez heureux pour n'être touché que dans ſes manœuvres, & ſes bâtimens à rames furent traverſés.

Le général revira de bord au large vent arriere après avoir dépaſſé *le Prince de Galles*, vaiſſeau du vice-amiral Barrington, le dernier de tous à ſtribord de la ligne. Cette paſſade qui expoſoit nos vaiſſeaux à être démâtés, ne pouvoit produire d'autres effets que celui que je viens de dire, d'encourager l'ennemi, en lui perſuadant que nous craignions de l'approcher de plus près. On a ſu enſuite que, lorſque nous nous ſommes préſentés, leurs équipages intimidés ne vouloient pas ſe battre, & que les officiers eurent beaucoup de peine à les y obliger.

M. d'Eſtaing envoya M. de Clonard ſous-aide-major, à tous les vaiſſeaux de ſon eſcadre, pour leur dire que ſon

intention étoit de combattre l'ennemi à l'autre bord en panne, de l'approcher de près & de manœuvrer le mieux que nous pourrions, pour parvenir à doubler quelques-uns de leurs vaiſſeaux : idée auſſi remarquable que celle de combattre en panne, lorſque vous avez à eſſuyer des grains à tout inſtant, & à réſiſter aux courans. Comment peut-on ſe conſerver immobile vis-à-vis d'un vaiſſeau à l'ancre, qui peut par le moyen de ſon croupiat, prendre une poſition qui lui ſoit avantageuſe, ſans qu'on puiſſe le prévenir, qui ſaura profiter de toutes les poſitions que vous ſerez forcé de prendre devant lui, ſoit par un grain, ou la moindre variation du vent, des abordages impoſſibles à prévenir, ou quelques changemens dans la manœuvre ? On ne tirera d'ailleurs jamais auſſi juſte qu'à la mer, où l'impulſion de la mer eſt moins forte, & imprime moins de mouvement aux vaiſſeaux.

Avec un projet d'attaque décidée, il falloit mouiller ſur la bouée de l'ennemi ou l'aborder; on l'auroit intimidé par cette manœuvre hardie, & l'affaire auroit été terminée à l'inſtant. Nous avons fait un bord au large, rallié *le Zélé* & *le Marſeillois*. Il étoit quatre heures vingt minutes après midi, lorſque *le Zélé* qui conduiſoit la ligne, a donné dans l'ance du grand cul-de-ſac, avec ordre d'approcher l'ennemi de fort près; dans ce moment nous avons eſſuyé un grain avec une ſi forte pluie, qu'à peine nous diſtinguions le vaiſſeau qui nous précédoit.

Nous devions combattre en panne ſelon l'ordre; mais contre l'attente de toute l'eſcadre & ſans néceſſité, le général a quitté la ligne au milieu du feu; il n'avoit pas doublé le quatrieme vaiſſeau, qu'il arriva vent arriere; par cette manœuvre, le canon de l'ennemi l'enfiloit de l'arriere à l'avant; tous les

vaiſſeaux qui le ſuivoient, ſe rangerent dans ſes eaux, préſentant l'arriere à l'ennemi.

Nous nous ſommes tous vus le bord au large après avoir eſſuyé le feu de tous les vaiſſeaux de Barrington & de deux batteries, au riſque d'être démâtés, ſans que nous puſſions eſpérer le moindre avantage dans cette maniere extraordinaire de combattre. Tous les vaiſſeaux ont ſouffert dans leur mâture & gréement. M. de Clonard, officier-major, a été tué ; M. Deſtouret, lieutenant de vaiſſeaux, a eu les deux mollets emportés, tous deux ſur *le Languedoc* & à côté du général. Les mauvaiſes diſpoſitions de cette journée ont coûté la vie à beaucoup de braves gens.

Il y avoit un arrangement bien ſimple à faire, qui étoit de coupler les vaiſſeaux, de donner à chaque couple un des vaiſſeaux anglois à réduire, ou bien de mettre l'eſcadre ſur deux colonnes, l'une d'elles deſtinée à paſſer

dans les intervalles des vaiſſeaux ennemis, la diſtance des uns aux autres étant aſſez grande pour y mouiller, les prendre en enfilade de l'avant à l'arriere, s'effaçant un peu par la hanche pour ne pas tirer les uns ſur les autres. La ſeconde colonne auroit prolongé l'ennemi en-dehors, ſeroit venu mouiller vis-à-vis, en s'emboſſant pour préſenter le travers. Cette manœuvre faite hardiment nous auroit rendu maîtres des vaiſſeaux ennemis en moins d'une heure de combat ; on ne peut mettre l'événement en doute, ayant des vaiſſeaux beaucoup plus forts en artillerie, & étant par cet arrangement deux ſur un.

En une telle circonſtance, le tâtonnement ne vaut rien ; il encourage l'ennemi, & lui donne une confiance qui ajoute à ſa force ; vous trouvez une réſiſtance opiniâtre où vous ne verriez que le déſordre & le découragement.

L'attaque doit être bruſque, ne pas laiſſer à l'ennemi le tems de ſe reconnoître. M. d'Eſtaing le fait ſi bien dire, qu'il eſt étonnant qu'il l'ait oublié dans l'occaſion de ſa vie qui devoit en faire l'époque la plus glorieuſe, n'ayant à réduire que ſept vaiſſeaux, un de 74, *le Prince de Galles*, un de 70, où étoit Barrington, deux de 64, trois de 50, & ſix frégates qui ne doivent pas être comptées.

Pendant le tems de nos proceſſions ſur l'ennemi, notre convoi étoit à croiſer dans l'ance du gros islet & dans celle du Choc, où il a mouillé dans la nuit. L'eſcadre a croiſé vis-à-vis l'ennemi juſqu'au lendemain vers le ſoir qu'elle a mouillé à l'ance du Choc, le général voulant tenter par terre ce qu'il n'avoit pu faire par mer. Les troupes débarquerent dans la nuit avec trois jours de vivres pris ſur les vaiſſeaux; le jeudi 17, elles ſe ſont emparées d'un

poſte vis-à-vis l'ennemi, où l'on a établi le camp. Les Anglois étoient maîtres du morne Fortuné & de toutes les vigies du port du Carenage, par la foible défenſe du ſieur Micou, commandant particulier de l'isle, qui a lâchement abandonné des poſtes avantageux, où il auroit pu ſe défendre juſqu'à notre arrivée, principalement le morne Fortuné, où l'ennemi étoit déjà fortifié d'une maniere redoutable. Les frégates ſont arrivées le même jour avec le convoi de la Guadeloupe, amenant ſeize cents hommes de renfort. La frégate *l'Iphigénie* prit ce jour-là la frégate anglaiſe *la Cérès*, le plus fin voilier de l'eſcadre de Barrington.

Le vendredi 18, époque fatale, *le Marſeillois & la Provence* reçurent ordre d'aller mouiller à l'entrée du port du Carenage, pour y canonner deux batteries, l'une établie ſur le morne à droite, l'autre derriere ce morne.

Les vaiſſeaux ne purent jamais s'entraverſer à cauſe du courant. Ils furent forcés de s'éloigner, après avoir reçu quelques coups de canon.

L'armée de terre, qui devoit agir en même tems, s'eſt avancée dans la plaine ſur trois diviſions, qui devoient attaquer ſéparément & dans le même tems toutes les vigies ſous le morne Fortuné ; le foible ſuccès d'une redoute enlevée le matin, avoit enflé le courage : on croyoit pouvoir tout enlever à la fois. Cette armée livrée à l'enthouſiaſme du moment ſi naturel aux François, marchoit à l'ennemi retranché ſur un morne preſqu'inacceſſible, défendu par pluſieurs batteries croiſantes, qui la foudroyoient à meſure qu'elle avoit l'audace de s'avancer. Le général avoit la témérité de croire de le déloger d'une hauteur où il s'étoit établi avec une artillerie redoutable & cinq mille hommes de bonnes troupes, occupant d'ail-

leurs le morne Fortuné qui leur donnoit une retraite ſûre au beſoin, ſuppoſé, ce qui n'étoit pas poſſible, qu'il fût délogé de ſes retranchemens.

L'affaire a été auſſi malheureuſe qu'on pouvoit d'avance l'imaginer par la maniere dont on a attaqué. Les trois colonnes de notre armée montoient à ſept mille hommes : la premiere à droite, commandée par M. le comte de Lowendal, colonel du régiment d'Armagnac, celle de la gauche, par M. le marquis de Bouillé, maréchal de camp, & celle du centre par M. le comte d'Eſtaing. Elles marcherent par trois ſentiers différens ; à l'approche de l'ennemi, les guides les ont abandonnées ; elles ont cependant pouſſé en-avant, guidées par leur bravoure, & ſe ſont trouvées réunies en un point ſur la pente de la colline, contre l'intention du général, vis-à-vis les retranchemens des Anglois.

Parvenues là, elles ne furent plus où paſſer ; il n'y avoit pas d'eſpace, les trois colonnes s'engorgeoient toujours davantage à meſure qu'elles avançoient, ſans qu'il y eût aucun débouché pour ſe retirer. L'artillerie de l'ennemi, placée exactement ſur leurs têtes, les foudroyoit. Les grenadiers & chaſſeurs qui étoient à la tête des colonnes furent écraſés par la mitraille, ſans pouvoir ſe défendre d'un ennemi qu'ils ne voyoient pas : leur courage étoit inutile & ne pouvoit qu'augmenter leur deſtruction. Etonnés enfin du péril & de leur perte, le découragement & la confuſion vinrent augmenter le déſordre ; les troupes les plus expoſées ſe retirerent en fuyant au travers des bois. Quelques pelotons avec les volontaires de Bouillé furent ſans ordre au rivage, demandant à ſe rembarquer. Le quartier-général, épouvanté par les fuyards qui groſſiſſent toujours le péril, fut abandonné ; la

plupart des ſoldats quittoient leurs armes pour fuir plus légérement.

Nous arrivâmes dans ce moment au rivage, & nous employâmes toute notre rhétorique à raſſurer ces troupes fugitives, & à leur perſuader que la ſituation de notre armée n'étoit pas telle qu'ils le diſoient; qu'il falloit néceſſairement faire bonne contenance, marcher en-avant pour aſſurer ſa retraite; que le rembarquement ne pouvoit pas ſe faire ſans cela. Comme nous ne recevions aucune nouvelle poſitive de l'état des choſes, nous commencions à craindre la vérité d'une entiere déroute; nous apprîmes enfin que le plus grand nombre des fuyards s'étoient raſſemblés au premier poſte.

Rien de plus affligeant que le ſpectacle de cette journée; des ſoldats mourans, bleſſés, qui jonchoient les chemins, laiſſés ſans ſecours; on n'avoit pas un ſeul cadre pour porter ceux qui

avoient un bras ou une jambe emportée, pas même un emplacement qui pût ſervir d'hôpital, point d'alimens, ni aucune des choſes néceſſaires dans une ſituation auſſi exigeante ; tout cœur ſenſible étoit déchiré des cris des mourans & des bleſſés qui demandoient la mort préférable à une longue agonie.

La perte de cette journée monte à près de mille hommes, l'élite des troupes, & dans ce nombre beaucoup d'officiers de grande eſpérance ; perte à jamais reprochable au général qui a commandé l'attaque, dont les ſuites pouvoient être funeſtes pour nos colonies, ayant perdu leurs meilleurs défenſeurs.

Il n'en auroit jamais autant coûté pour nous rendre maîtres des ſept vaiſſeaux de ligne, lorſqu'en arrivant ils étoient réduits à leurs propres forces, n'ayant qu'une ſeule batterie que le ſieur Micou a abandonnée ſans en enclouer

les canons, lorſqu'il pouvoit même les culbuter à la mer. Il auroit dû au moins ſauver, & l'apparence ne pas les laiſſer à l'ennemi, puiſqu'il ne vouloit pas s'en ſervir contr'eux.

M. le comte d'Eſtaing, parlant des malheurs de cette journée au major-général de la marine, a paru vouloir ſe plaindre de quelques corps qui n'ont pas fait leur devoir ; mais il eſt trop évident que tous les torts viennent de lui. Le déſordre inconcevable de cette armée manquant de tout, même de munitions de guerre pendant l'action, ne peut être attribué qu'à ſon défaut de prévoyance.

Les Anglois, pendant la treve qui a ſuivi l'action, ont témoigné leur étonnement ſur la maniere dont nous avons attaqué ; que c'étoit une action intrépide de monter ainſi de front à des retranchemens bordés d'artillerie ; ironie perſonnelle pour le comte d'Eſtaing, & qui l'accuſe d'imprudence.

Les troupes de terre découragées, & en trop petit nombre pour tenter une ſeconde fois l'attaque du morne Fortuné, M. d'Eſtaing n'avoit plus d'autres reſſources pour vaincre l'ennemi, que ſon eſcadre infiniment ſupérieure en force : il fut réſolu dans un conſeil qu'on profiteroit de cet avantage, & que pour une plus grande aſſurance de ſuccès, on attaqueroit en détail l'eſcadre de Barrington. Cette attaque combinée, arrangée avec les officiers commandans, de la maniere la plus propre à la faire réuſſir, a éprouvé enſuite des changemens par une de ces fatalités attachées aux conſeils de marine, où les avis ſont rarement d'accord. On délibéra encore pendant cinq jours, dont l'ennemi profita pour former des batteries. Enfin il fut décidé qu'on attaqueroit tous les vaiſſeaux ennemis en même tems ; que nos frégates ſe formeroient en ſeconde ligne ſous le

vent de nos vaiſſeaux, pour les ſecourir s'ils étoient dans le cas d'en avoir beſoin.

Le jeudi 24 décembre, l'eſcadre mit à la voile, fit un petit bord au large, excepté le vaiſſeau du général, qui appareilla beaucoup plus tard: au lieu de paſſer ſa bordée pour joindre l'arriere-garde, il mit en panne pour attendre le retour des vaiſſeaux qui revinrent ainſi qu'ils avoient appareillé dans l'ordre renverſé, pour ſe trouver en poſte tout de ſuite : le général reſté en panne fut entraîné ſous le vent par les courans, ainſi qu'il devoit le prévoir : il ſignala à midi de ſe mettre chacun à ſon poſte & de faire de la voile, contre l'intention de ſon ſignal : il reſta en panne, ſe laiſſant aller en dérive ſous le vent de l'ennemi.

Le tems étoit beau, l'horiſon dépouillé de nuages, la briſe à l'eſt-nord-eſt, par conſéquent aucune excuſe pour

M. d'Eſtaing de différer d'attaquer On peut dire ſans humeur ce qui eſt vrai, qu'il n'avoit pas envie d'attaquer, qu'il vouloit ſeulement le perſuader.

A une heure après midi, il a ſignalé de ſe préparer à mouiller, & dans le même inſtant a fait mettre d'autres pavillons hiſſés à mi-mât, que nous n'avons pas pu diſtinguer ; enfin, après l'indéciſion la plus décourageante, il a fait le ſignal de virer vent-devant le cap au large, en amenant ſon pavillon de pouppe & celui de diſtinction : ce qui nous a annoncé qu'il ne vouloit plus attaquer l'ennemi. Chacun a remis bravement ſon épée dans le fourreau.

Je ne puis rendre toute l'indignation des états-majors en voyant cette conduite craintive, timide & irréguliere, en préſence de l'ennemi, en faiſant ainſi parade de nos forces ſupérieures par des manœuvres ridicules, vis-à-vis d'une nation vaine & orgueilleuſe, dont nous autoriſons

autoriſons le mépris, en lui donnant lieu de ſoupçonner notre courage.

Les équipages accablés de fatigues, mécontens, découragés d'une indéciſion que l'homme le plus ſimple ſait apprécier à ſa juſte valeur, & témoignant alors n'avoir plus cette bonne volonté qui eſt l'aſſurance du ſuccès, nous fûmes mouiller le ſoir à l'ance du Choc ; juſqu'au 27 nous avons fait bonne contenance, nous propoſant d'appareiller tous les jours pour aller à l'ennemi ; enfin, après un ſecond appareillage où nous n'avons pas mieux figuré qu'au premier, les maladies commençant à gagner dans l'armée de terre, quelqu'un propoſa de les rembarquer, & de les faire paſſer à leurs deſtinations reſpectives, excepté deux mille hommes jugés ſuffiſans pour tenter l'expédition de Saint-Vincent, ſoutenus par deux vaiſſeaux de guerre ; que les dix autres reſteroient à Sainte-Lucie pour y bloquer l'ennemi, & que cela

ſuffiroit pour le détruire, du moins les troupes de terre, qui étant déjà à l'économie des vivres, auroient moins de force pour réſiſter à l'air mal-ſain & peſtilentiel de Sainte-Lucie.

Le 29 dans la nuit, toutes les troupes furent rembarquées ſans la moindre oppoſition des Anglois, qui n'ont pas quitté leurs retranchemens pendant tout le tems que nous avons été dans l'isle, ni tiré un coup de fuſil que lorſque nous les avons attaqués. Notre camp étoit ſous le feu du canon; ils n'ont pas tiré un ſeul coup pour nous en déloger. Les officiers en ayant témoigné leur étonnement aux priſonniers, ils dirent que leur général Green avoit appris ſous Washington, à ne pas s'expoſer à perdre un bon poſte, lorſqu'il étoit parvenu à l'occuper. Le mardi 30, à ſept heures du matin, toutes les troupes étoient embarquées.

Le général oublia le projet d'attaquer

la Grenade & Saint-Vincent, & nous fîmes route pour la Martinique, abandonnant Sainte-Lucie aux Anglois. De quelque maniere qu'on conſidere cet événement, il eſt impoſſible qu'on ne ſoit pas ſurpris de la conduite du général. Eſt-il croyable qu'avec douze vaiſſeaux & autant de frégates, nous n'ayons pu ſauver cette colonie attaquée par quatre mille hommes protégés par ſept petits vaiſſeaux qui devoient tomber en notre pouvoir, ou être détruits, avec un chef ordinaire? L'on ne peut fixer ſes idées ſur cet événement ſans quelque colere.

Nous avons trouvé la Martinique en deuil & dans la conſternation; elle attendoit des lauriers, nous ne lui avons apporté que des cyprès, des mourans, un grand nombre de malades, & beaucoup de bleſſés. Les officiers, confus de la conduite de leur chef, craignoient de partager ſon humiliation en deſcen-

dant à terre ; chacun vouloit y aller le dernier.

Le 11 janvier 1779, nous ſommes ſortis du Fort-Royal avec dix vaiſſeaux, *le Tonnant* & *l'Hector* étant avariés à ne pouvoir pas appareiller. Le projet du général étoit d'aller croiſer au vent de l'isle pour empêcher la jonction de Biron, que nous ſavions arrivé à la Barbade avec Barrington. La négligence de M. de Kerſaint, commandant la frégate *l'Iphigénie*, faillit à nous engager dans une affaire générale, dix contre dix-ſept. Biron étoit arrivé à Sainte-Lucie depuis le 7 du mois. S'il avoit appareillé dans la nuit en voyant nos ſignaux, il ſe ſeroit trouvé au point du jour ſous le vent du *Diamant*, dans une poſition à nous forcer au combat, ſans que nous puſſions eſpérer de pouvoir rentrer au Fort-Royal ; il n'appareilla heureuſement qu'au point du jour. La frégate *l'Iphigénie*, qui étoit deux lieues au vent,

arriva vent arriere ſur nous, en tirant des coups de canons d'un moment à l'autre. Elle avoit compté les vaiſſeaux de Biron formés en ligne venant ſur nous. La réunion s'étoit faite ſans que M. de Kerſaint envoyé en obſervation s'en fût apperçu, parce qu'il avoit mouillé aux ances d'Arley, au lieu de croiſer comme il en avoit reçu l'ordre.

Le général attendit Biron à une diſtance à ne pas ſe compromettre. La partie n'étant pas égale, nous nous ſommes retirés au Fort-Royal en ordre de combat. Nous avons encore fait quelques ſorties après cette époque, pour tâcher de nous emparer de quelques frégates qui interceptoient le canal de Sainte-Lucie : mais l'ennemi, mouillé aux trois islets, envoyoit ſix vaiſſeaux lorſqu'il en voyoit paroître trois des nôtres; de ſorte que nous étions toujours forcés de regagner prudemment le Fort-Royal, de crainte d'amener une affaire

générale, où nous ne pouvions rien gagner.

Le général prévenu que M. le comte de Graſſe venoit avec une eſcadre à la Martinique, envoya croiſer des frégates au vent de l'isle pour l'empêcher de paſſer par le canal de Sainte-Lucie. Cette croiſiere eut tout le ſuccès qu'on en attendoit. M. de Graſſe paſſa ſous le vent, mouilla dans la rade du Fort-Royal le 20 février avec quatre vaiſſeaux. Quelque tems après, M. d'Eſtaing projeta de reprendre les petites isles de Saint-Martin & de Saint-Barthélemi : trois frégates ſuffirent pour s'en emparer.

Dans les premiers jours de mars, le chevalier du Rumain, lieutenant de vaiſſeau, commandant la corvette *le Lively* de dix-huit canons de huit, fit rendre ſeul Saint-Martin. Son intrépidité & ſa bravoure ont mérité les éloges publics : ſa politique de rendre cette isle neutre, prévoyant qu'elle ſeroit la

proie du premier corſaire, & que ce ſeroit ſacrifier des troupes inutilement, ajoute encore à ſon rare mérite ; nous en aurons de nouvelles preuves à Saint-Vincent.

M. d'Eſtaing ne s'eſt pas négligé pendant le ſéjour de l'eſcadre au Fort-Royal de la Martinique pour faire oublier la malheureuſe affaire de Sainte-Lucie. Il faut convenir que l'amiral Biron s'eſt prêté à ſes vues par une négligence qu'on ne ſauroit excuſer. Il eſt reſté pendant cinq mois à Sainte-Lucie avec vingt-ſix vaiſſeaux ſans agir, pas même faire croiſer dans le canal pour gêner la communication & intercepter les bâtimens qui arrivoient journellement à la Martinique.

Nous commencions à y éprouver la diſette de vivres. Obligés de faire des convois à Saint-Euſtache, poſſeſſion hollandoiſe, pour nous en procurer, l'indolent Biron ne faiſoit rien pour

l'empêcher ; ſa négligence a été pouſſée ſi loin que le vaiſſeau *le Fier*, parti de France avant la priſe de Sainte-Lucie, a paſſé dans le canal avec douze tranſports pour la colonie de la Martinique, où il a mouillé dans la rade du Fort-Royal le 19 avril. Cette circonſtance que Biron dut apprendre, ne l'a pas réveillé de ſa léthargie, puiſque le 21 du même mois les vaiſſeaux *le Fendant* & *le Sphinx* venant de la côte de Guinée, ont auſſi paſſé dans le canal ſous le nez de l'amiral Anglois, avec les traîneurs de la flotte du *Fier*. Ces vaiſſeaux pouvoient être pris par des frégates ; il ne reſtoit pas ſur chacun ſoixante hommes en état de manœuvrer ; ils avoient la maladie du Sénégal, qui leur avoit mis plus de quatre cents hommes ſur les cadres & dans un état ſi déſeſpéré qu'en voyant paroître l'ennemi, ils auroient été forcés de ſe rendre.

Pendant ce tems nos frégates croi-

ſoient ſur Antigue, prenoient *le Lis* & *la Belleſtre*, chacun de 28 canons, & interceptoient la communication avec Antigue ; de ſorte qu'au lieu d'être bloqués, il ſembloit que nous bloquions les Anglois, par l'activité du général, à qui l'on doit cette juſtice, qu'il faiſoit dans la poſition où il ſe trouvoit, plus qu'il n'étoit poſſible d'eſpérer. Il avoit établi des vigies ſur toute la côte ; de maniere qu'il ſavoit dans le moment les mouvemens des Anglois. Lorſqu'il paroiſſoit quelques bâtimens françois, il les faiſoit protéger s'il le jugeoit néceſſaire ; de maniere qu'aucun n'a été pris ſur la côte, tandis que nos frégates en croiſiere en prenoient aux Anglois & gênoient leur navigation.

Ce ſont ſans doute les ſarcaſmes des officiers commandans de l'armée de Biron, qui l'ont forcé à venir ſe préſenter le 30 avril avec vingt vaiſſeaux dans la rade du Fort-Royal, où il a mis en

panne pendant quatre heures, en ligne de combat. Le comte d'Eſtaing, perſuadé que ce n'étoit qu'une bravade qu'il falloit ſouffrir, n'étant point en force pour l'empêcher, a laiſſé les vaiſſeaux ſous leurs tentes ſans faire aucun mouvement, témoignant, par ſa ſécurité, qu'il craignoit peu qu'il oſât entreprendre de le combattre.

Il n'étoit pas auſſi tranquille pour cinq vaiſſeaux qu'il avoit envoyés à S. Euſtache pour avoir des vivres, & qui n'ont échappé à Biron que par le bonheur le plus marqué. A peine ſon arriere-garde avoit-elle doublé la pointe du cap en ſe retirant, que nos cinq vaiſſeaux parurent vers le morne aux Bœufs qui lui eſt oppoſé à une diſtance meſurée pour n'être pas apperçus. Biron qui nous avoit compté quatorze vaiſſeaux dans la rade, n'ignoroit pas que nous devions être dix-neuf. Il étoit donc ſûr que nous avions cinq vaiſſeaux dehors.

S'il eût reſté à croiſer à l'entrée du golfe, aucun bâtiment ne pouvoit ſortir pour les prévenir ; ils auroient été infailliblement pris. Il les auroit encore rencontrés, s'il avoit fait ſa route droit à Antigue où il alloit, & ſans uſer de fineſſe, en témoignant vouloir retourner à Sainte-Lucie.

Le 2 mai, les ſignaux de la côte annoncerent que l'armée ennemie croiſoit dans le canal, & paroiſſoit vouloir s'élever au vent de l'isle. M. d'Eſtaing la fit ſuivre en queue par ſes mouches ; il envoya enſuite ſes meilleures frégates pour obſerver ſes mouvemens. Lorſqu'il fut certain qu'elle ne pouvoit pas rentrer à Sainte-Lucie de pluſieurs jours, il fit croiſer trois de ſes vaiſſeaux vis-à-vis le port du Carenage, tandis que le chevalier du Rumain qui s'étoit déjà fait connoître à Saint-Martin, alloit tenter l'expédition de l'isle Saint-Vincent, avec trois petits bâtimens pris ſur les Anglois, *le Lively*, *le Lis*,

la Bealleſtre, & deux petits corſaires n'ayant que trois cents hommes de troupes aſſez mal-choiſies.

Il a le malheur de manquer ſon atterrage, d'être entraîné par le courant ſous le vent de Saint-Vincent, après avoir perdu un des deux corſaires qui le ſuivoient & qui portoit quatre-vingts hommes dont on n'a plus entendu parler. Cet événement qui eût arrêté tout autre que le chevalier du Rumain, ne peut le faire renoncer à ſon projet; il a la témérité de croire qu'avec le peu de moyens qui lui reſtent il peut encore faire ſon expédition. Il prend ſon parti en homme décidé, reprend ſa route dans le nord, paſſe au vent de la Martinique & de Sainte-Lucie, pour ne plus manquer ſon atterrage, arrive enfin à Saint-Vincent le 16 juin, après onze jours de navigation, lorſqu'on le croyoit perdu, n'ayant aucunes nouvelles de lui.

Le ſieur Perſin, habitant de la Mar-

tinique, qui le ſuivoit dans une goëlette avec trente hommes, & fort aimé des Caraïbes qui ſont ſinguliérement affectionnés aux François, avec qui ils étoient d'accord, devança M. du Rumain de quelques heures, pour arriver dans la partie des Caraïbes en même tems qu'il feroit ſon débarquement dans la partie des Anglois. Il eſt chaſſé par un corſaire qui le force d'échouer ſa goëlette fort près de terre. Il ne perd pas la tête, met le feu à ſon bâtiment, ſe jette à la mer avec ſes trente hommes, & gagne le rivage. Il connoît une redoute de trois pieces de canon ; il y marche, trouve une échelle plantée pour l'uſage des ſoldats qui gardent ce poſte, s'en ſert pour monter, ſurprend l'ennemi, lui tue trois hommes, ſe rend maître de la redoute ſans perdre un ſeul des ſiens, & paſſe à l'inſtant chez les Caraïbes, pour les faire avancer.

Pendant ce tems le chevalier du Ru-

main avoit fait ſon debarquement; il s'étoit emparé, l'épée à la main, d'un poſte où il avoit trouvé deux pieces de campagne, qu'il avoit fait traîner à bras ſur un monticule au-deſſus de la maiſon du gouverneur, d'où il voyoit le fort & la ville. Il n'étoit que dix heures du matin : ne voulant pas laiſſer à l'ennemi le tems de ſe reconnoître, ni de ſavoir à quel nombre de troupes il avoit à faire, il marche droit au fort, n'ayant pas même d'échelles pour y monter. Le gouverneur ſurpris, envoie un officier demander qui il eſt & à quelle troupe il a à faire. M. du Rumain fait paſſer cet officier à la queue de ſes troupes, & continue d'avancer pour lui répondre en perſonne. Il envoie cependant, un moment après, un tambour au lord Maurice pour lui ſignifier de capituler. Ce gouverneur, ſurpris d'une attaque auſſi bruſque, ne revient de ſon étonnement que pour faire ſes propoſitions.

Rien n'étoit encore réglé, que le ſieur Perſin paroît avec les Caraïbes au nombre de huit cents tous nus, armés d'un fuſil & d'un ſabre qu'il leur avoit donnés. Le commandant Anglois ne ſavoit pas quel parti ils prenoient. M. du Rumain qui s'apperçut de ſon embarras, lui dit que les ſauvages étoient à ſes ordres, & auſſi impatiens que lui de voir arborer le pavillon françois. Il fut dès lors moins difficile ſur les articles.

Dans cet inſtant on apprend au chevalier du Rumain qu'il paroît trois bâtimens anglois ; il ſe fait ſubſtituer par M. de Canonge, capitaine au régiment de la Reine & commandant ſous lui, pour terminer la capitulation, vole à ſon bâtiment, coupe ſon cable pour être plus tôt appareillé, s'empare de deux navires chargés de vivres ; le troiſieme échappe par la ſupériorité de ſa marche. Il revient dix heures après ſigner la capitulation. La garniſon, au nombre

de trois cents hommes au-deſſus de celui des aſſiégeans, ſe rend priſonniere de guerre & remet ſon drapeau. On a trouvé dans l'isle quatre-vingts pieces de canons & dix mortiers, beaucoup de munitions de guerre & de bouche. Les officiers Anglois ne pouvoient revenir de leur étonnement, qu'on ait oſé les attaquer avec autant de hardieſſe, ayant ſi peu de monde. Dans la nuit du 21 juin, le chevalier du Rumain arriva à la Martinique, où il cauſa l'étonnement & le délire du ſuccès. Sans les preuves parlantes, on n'auroit oſé croire que Saint-Vincent fût pris. C'eſt ainſi que le comte d'Eſtaing a ſu profiter de l'abſence de Biron.

Le dimanche 27 juin, M. de la Motte-Piquet mouilla dans la rade du Fort-Royal, eſcortant un convoi conſidérable avec ſix vaiſſeaux de ligne & trois frégates. M. d'Eſtaing a arboré le pavillon carré au grand mât, ayant au-deſſus

ſus de vingt vaiſſeaux, fixé par l'ordonnance pour la dignité de ce pavillon. Il fit auſſi-tôt ſes diſpoſitions pour l'expédition de la Grenade.

Le 30 juin, l'armée navale de vingt-cinq vaiſſeaux de ligne & deux frégates a appareillé du Fort-Royal ayant ſeulement quinze cents hommes de troupes de débarquement. Le 2 juillet, l'armée parut devant la Grenade, où elle mouilla à cinq heures du ſoir à l'ance Molinier. Le débarquement s'eſt fait ſur-le-champ. Les troupes formées ſur trois colonnes, marcherent dans la nuit à travers des mornes ; l'une d'elles s'égara en ſuivant le bord de la mer ; elle eſſuya quelques coups de canon du fort, qui lui tuerent ſept hommes & l'obligerent de rebrouſſer chemin. Le jour ſuivant, le comte d'Eſtaing examina la ſituation du morne de l'Hôpital, qui eſt la principale force de l'iſle, en ce qu'il domine le fort à la demi-portée du canon.

Les diſpoſitions furent faites d'après les obſervations réfléchies du local. On étoit ſûr de n'avoir à faire qu'à des milices, & qu'il n'y avoit guere plus de cent hommes de troupes réglées. Nous n'avions qu'environ ſeize cents hommes, qui furent diviſés en trois colonnes ; l'une aux ordres de M. de Pondevaux, lieutenant-colonel, chargé de la fauſſe attaque ſous la maiſon de l'hôpital. M. le vicomte de Noailles en commandoit une qui devoit feindre une autre attaque au ſud de la riviere de Saint - Jean. M. le comte de Durat commandoit l'avant - garde de la diviſion de M. d'Eſtaing, compoſée de l'élite des troupes, & d'un piquet du régiment de Dillon aux ordres de ſon colonel.

Il eſt néceſſaire de donner ici une idée de la ſituation du morne. Il eſt preſqu'à pic, ſur - tout du côté de la riviere Saint - Jean ; ſa forme eſt celle d'un hauſſe - col dont la partie ſupé-

rieure eſt vers le fort ; le ſommet n'eſt pas applati, on y a ſeulement taillé une plate-forme vis-à-vis la maiſon de l'hôpital, qui eſt l'endroit le moins difficile pour y monter, parce qu'il y a un ſentier, mais c'eſt le plus long, où l'ennemi avoit quatre pieces de canon de vingt-quatre, & une autre batterie ſous la maiſon de l'hôpital de ſix pieces ; à l'autre extrêmité du morne qui ne laiſſe pas que d'être éloigné & dont le chemin fort étroit ne permet pas toujours de marcher deux de front, étoit une batterie où il y avoit quatre pieces de canon de ſix avec ſix mortiers.

Ce fut ſur cette batterie vers le maiſon Lucas, au-deſſus du cul-de-ſac, que monta la diviſion de M. le comte d'Eſtaing, ſous le feu du canon & d'une mouſqueterie de plus de ſix cents hommes, malgré trois retranchemens les uns ſur les autres qu'il falloit franchir,

au travers de groſſes pierres entaſſées les unes ſur les autres, ayant encore à eſſuyer le feu d'un corſaire entraverſé dans le cul-de ſac, qui prenoit la colonne par ſon travers & faiſoit beaucoup de mal. Rien ne put arrêter l'ardeur & le courage des ſoldats guidés par le général qui marchoit à leur tête, aidant les grenadiers à ſe relever lorſqu'ils tomboient dans les pierres. En moins d'une heure nos troupes gravirent le morne, & s'en emparerent après avoir chaſſé l'ennemi de poſte en poſte.

Le gouverneur le croyant imprenable, y avoit dépoſé ſa vaiſſelle, ſes bijoux, ſes effets les plus précieux; tous les officiers avoient ſuivi ſon exemple : ce fut la récompenſe des ſoldats, qui firent un butin immenſe; notre perte n'a été que de trente-cinq hommes tués dans l'action, & environ ſoixante & dix bleſſés. Le major & le premier capitaine des grenadiers du

régiment de la Martinique, & un lieutenant de Dillon y ont perdu la vie. Les quatre pieces de canon de vingt-quatre, trouvees ſur le morne, ce qui étoit une mal-adreſſe de l'ennemi qui pouvoit également ſe défendre avec des pieces de campagne, ſuffirent pour réduire le fort.

M. d'Eſtaing fit tirer deſſus au point du jour. Le lord Marcartney, gouverneur de l'isle, n'attendit pas le ſecond coup de canon pour demander à capituler; il envoya un officier faire ſes propoſitions au genéral, qui lui faiſant remarquer l'heure qu'il étoit à ſa montre, lui dit qu'il accordoit une heure & demie au lord pour ſe rendre à diſcrétion, & remettre ſon fort & celui de ſes troupes & de la colonie à la bienfaiſance & à la clémence de Sa Majeſté.

Le lord ſe ſoumit à cette dure loi du vainqueur: ce qu'il n'auroit aſſuré-

ment pas fait, s'il avoit pu prévoir le traitement rigoureux que M. d'Eſtaing lui réſervoit pour avoir répondu d'une maniere hautaine & inſolente à la ſommation qu'il lui avoit faite, ſelon l'uſage, auparavant l'aſſaut du morne, lui propoſant une capitulation honorable ; c'eſt le motif préſumé pourquoi ce gouverneur a été traduit en France, s'étant oublié juſqu'à injurier la nation.

Nous nous ſommes emparés de trente-huit bâtimens qui étoient dans le cul-de-ſac ; dix autres navires ſous charge à l'ance du Grand-Marquis, ont été arrêtés par des habitans François qui avoient leurs voiles en dépôt. M. le comte de Durat, colonel en ſecond du régiment de Gâtinois, officier d'un rare mérite, a été nommé par M. d'Eſtaing gouverneur général de l'isle & de ſes dépendances, telles que Corionacon & Bécouja, petites isles, dont deux de nos vaiſſeaux ont été recevoir la ſoumiſſion

des habitans. Il y avoit dans ces isles beaucoup d'artillerie & de bœufs que les Anglois y avoient en dépôt.

Le comte d'Eſtaing fit afficher une ordonnance au nom du roi, portant défenſe expreſſe aux habitans de la Grenade, de payer aucune dette à l'Angleterre juſqu'à la paix, ſpécifiant la repréſaille de la conduite des Anglois, & l'abus de leurs ſuccès pendant la derniere guerre, contre le droit des nations & les loix même de l'Angleterre. Comme les Anglois pourroient uſer de la même loi pour ne point payer ce qu'ils doivent à la colonie, ces paiemens ſeront pris ſur les revenus des habitations de ceux des Anglois qui ſont régir par économes, dont il ſera formé une caiſſe avec un tréſorier adminiſtrateur qui rendra compte à la paix de la maniere que la cour jugera convenable. Pluſieurs François, chaſſés de leurs habitations par les An-

glois, ſont rentrés en poſſeſſion de leurs biens par ordre de M. d'Eſtaing, qui a fait ramaſſer militairement dans l'isle tous les petits marchands, économes & gens ſans aveu, qu'il a embarqués ſur les vaiſſeaux.

Le 4 juillet, le général reçut avis par M. de Montet, commandant particulier de Saint-Vincent, que Biron avoit paru devant l'isle avec tous ſes vaiſſeaux & un convoi. Il n'y avoit point de doute qu'il ne vînt pour ſecourir la Grenade. M. d'Eſtaing fit le ſignal à l'armée navale d'appareiller au point du jour du 5 juillet. Il y avoit peu de vent, & il n'y eut que quelques vaiſſeaux qui appareillerent. Le général ayant à craindre que ces vaiſſeaux ne fuſſent entraînés ſous le vent par les courans, leur fit ſignal de ſe rallier. Ils mouillerent dans la rade. L'armée navale ſoupçonnoit bien l'avis donné au général; mais n'en étant pas poſitivement ſûr,

il auroit dû prévenir les capitaines de ſe tenir prêts au combat & à appareiller au moindre ſignal : ce qu'il ne penſa pas à faire, trop occupé ſans doute à établir l'ordre à terre. Il crut ſuffiſant de faire croiſer les frégates trois lieues au vent de l'eſcadre.

A trois heures & demie du matin, le 6 juillet, elles firent des ſignaux pour annonçer qu'elles voyoient des voiles étrangeres. Le nombre ſignalé déſignant d'après les avis reçus que c'étoit Biron, le général fit ſignal vers quatre heures du matin à l'armée d'appareiller ; ce qui fut répété pluſieurs fois avec coups de canon. A cinq heures trois quarts il y avoit des vaiſſeaux qui n'avoient pas encore appareillé ; le général leur fit ſignal de couper leurs cables.

L'ennemi s'approchoit à toutes voiles dehors, paroiſſant venir avec confiance & de très-bonne grace ; le général s'appercevant que les vaiſſeaux n'auroient

pas le tems de prendre leurs poſtes dans l'ordre aſſigné à leur rang, fit le ſignal, *en ligne de combat comme vous êtes, le plus tôt poſſible.* Ce ſignal ne fut pas exécuté littéralement, chaque capitaine voulant occuper le poſte qui lui eſt deſtiné par le rang de ſon vaiſſeau : ce qui occaſionna un peu de déſordre & du retard à ſe former en ordre de combat. Nous avons vu la même choſe arriver à la pourſuite de Howes, & la même obſtination parmi les capitaines pour reprendre leurs rangs. Le retard dans l'appareillage avoit été cauſe que dix vaiſſeaux étoient tombés ſous le vent, ſoit par l'effet des courans, ou bien faute d'attention à faire de la voile pour ſe ſoutenir au vent. Il n'y avoit que quinze vaiſſeaux aſſez mal formés en ligne avec le général, & preſque tous des petits.

A ſept heures & demie, les premiers vaiſſeaux de l'avant-garde de l'armée

ennemie commençoient à doubler notre avant-garde à la portée du canon. Nous comptions dix-neuf vaiſſeaux qui n'étoient pas bien en ligne, parce qu'ils venoient toutes voiles dehors, & qu'il étoit impoſſible à cette voilure de pouvoir conſerver ſon poſte. Il eſt à préſumer qu'ils ne nous croyoient pas auſſi nombreux, ou qu'ils étoient perſuadés que l'isle n'étoit pas rendue, & que M. d'Eſtaing étoit à terre avec une partie des équipages.

Ce que Biron ignoroit ſûrement, c'étoit l'arrivée de M. de la Motte-Piquet avec ſix vaiſſeaux. Il avoit laiſſé au vent de l'isle un convoi d'environ trente bâtimens, que nous diſtinguions ſous l'eſcorte de deux vaiſſeaux. Ce convoi portoit quatre mille hommes de troupes réglées ſous les ordres du major-général Green. A ſept heures trente-cinq minutes, notre général fit le ſignal de commencer le combat, lequel

s'engagea à l'inſtant par M. le marquis de Vaudreuil, commandant *le Fendant*, qui tira le premier coup de canon, & ſucceſſivement tous les vaiſſeaux qui ſe trouvoient à portée, à cauſe que l'armée ennemie croiſoit la nôtre. Nous courions à bord oppoſé par le travers de l'ance Molinier. Notre armée tenoit le vent pour s'approcher d'eux, forçant de voiles, afin de gagner de l'eſpace, pour que les vaiſſeaux ſous le vent puſſent ſe former à l'arriere-garde; manœuvre aſſez indiquée par l'impoſſibilité de pouvoir ſe mettre en ligne autrement qu'en revirant pour former l'arriere-garde.

Le premier vaiſſeau de l'avant-garde ennemie pouſſa ſa bordée juſqu'à l'entrée de la baie de Saint-George, dont les forts tirerent de loin ſur lui. Ayant alors la certitude que l'isle étoit rendue, toute l'armée revira vent arriere par la contre-marche, forçant de voiles

pour rejoindre ſon convoi ; quoique nous préſentaſſions un moindre nombre de vaiſſeaux à la ligne ennemie. Nous avons eu le tir du canon ſi juſte & ſi heureux, que nous lui avons démâté trois vaiſſeaux de leurs mâts de hunes ; pluſieurs autres étoient maltraités dans leurs gréement.

Trois vaiſſeaux de l'arriere garde angloiſe eſſayerent de couper *l'Annibal* que montoit M. de la Motte-Piquet, ſerre-file de la ligne, un peu éloigné de ſon matelot d'avant. Il les combattit tous trois enſemble & ſe fit laiſſer, ſoutenu à tems par *le Céſar* & *le Réfléchi*. M. de la Motte-Piquet voulut enſuite eſſayer de revirer de bord pour couper les trois vaiſſeaux démâtés ; mais l'état de ſon gréement ne le lui permit pas.

A neuf heures & demie, le ſignal en ligne de combat fut viré ; c'eſt alors que les deux vaiſſeaux anglois qui

étoient reſtés au convoi, ſont venus joindre les leurs ; il y en eut un qui rangea de près notre avant-garde, dont il eſſuya tout le feu. *Le Tonnant* & deux autres vaiſſeaux quitterent la ligne pour s'en approcher. L'armée angloiſe n'étant pas élevée à leur hauteur; ils le combattirent enſemble, le démâterent de ſes mâts de hunes, & il eut pluſieurs boulets dans ſon grand mât, à ne plus pouvoir faire uſage de ſa voile. Toutes ſes voiles étant hachées, entiérement dégréées, ſon mât de pavillon coupé, il auroit été infailliblement pris ou coulé bas, s'il n'avoit pas été ſecouru à tems par l'avant-garde de ſon armée. *Le Diadême* avoit un vaiſſeau anglois par ſa hanche, qui l'incommodoit ; il paſſa ſes canons de retraite ; & au ſecond coup qu'il tira, il coupa la vergue du grand hunier de l'anglois, & ſon mât de perruche.

A onze heures, le général a fait ſi-

gnal aux vaiſſeaux de deſſous le vent de virer vent devant. Son intention étoit de leur faire couper les trois premiers vaiſſeaux démâtés qui étoient tombés dans les eaux de notre ligne; mais ce ſignal n'a pas été vu, parce que dans ce moment *le Languedoc* étoit couvert de fumée ; il avoit par ſon travers *la Princeſſe-Royale* de quatre-vingt-dix canons, que montoit l'amiral Biron qu'il combattoit. M. d'Eſtaing mit ſon vaiſſeau en panne, défiant par cette manœuvre l'amiral Anglois au combat particulier, qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. Il continua toujours à forcer de voiles, ainſi que toute ſon armée qui tint conſtamment le vent pour rejoindre ſon convoi. Le général avoit arrivé inſenſiblement pour rallier les vaiſſeaux ſous le vent, tandis que l'ennemi ſerroit le vent ; de ſorte qu'à midi quarant-cinq minutes les deux armées commencerent à s'éloigner. Le

combat ceſſa alors, ayant duré cinq heures dix minutes avec une opiniâtreté & un acharnement dont il y a peu d'exemples.

A deux heures & demie, notre ligne étoit bien formée, les vaiſſeaux ſous le vent ralliés. A trois heures trois quarts nous virâmes de bord tous en même tems vent devant ; ſi nous euſſions couru l'échiquier, nous aurions coupé les trois premiers vaiſſeaux démâtés, en même tems que nous nous ſerions rapprochés de la ligne des ennemis pour rengager le combat ; nous l'aurions mis dans une poſition à nous abandonner tous les vaiſſeaux démâtés. Les Anglois témoignoient n'avoir aucune envie de recommencer le combat ; ils avoient cinq vaiſſeaux qui ne pouvoient pas garder leurs poſtes en ligne ; aucun des nôtres n'avoit ſouffert dans ſa mâture. Mais M. d'Eſtaing fit ſignal de nous reformer en ligne, les poſitions

inverties

inverties. Auſſi-tôt après avoir viré, il ne fut plus poſſible de rengager un combat général, ou du moins d'y forcer l'ennemi qui avoit gagné beaucoup au vent : nous ne pouvions que couper les trois vaiſſeaux reſtés de l'arriere. Deux eſſuyerent tout le feu du corps de bataille ; l'un reçut trois bordées du vaiſſeau le *Fendant*, qui quitta la ligne & revint enſuite reprendre ſon poſte. Le troiſieme ſe voyant abſolument coupé, fit vent arriere ; le moindre vaiſſeau que le général lui eût détaché l'auroit fait rendre. M. d'Eſtaing craignoit ſans doute qu'il ne l'entraînât trop ſous le vent.

Le jour alloit finir ; nous tînmes le vent pour regagner la Grenade, tandis que l'ennemi forçoit de voiles pour rejoindre ſon convoi, étonné ſans doute que nous ne ſuſſions pas mieux profiter de notre victoire. Il ne nous auroit ſûrement pas quittés de même, s'il

avoit eu un pareil avantage. Nous pouvions prendre cinq vaiſſeaux que l'ennemi avoit abandonnés, ne pouvant pas ſuivre, ou il ſe ſeroit expoſé à une deſtruction totale en voulant les ſauver.

Il n'eſt pas un officier, entre tous ceux qui ont vu le ſuccès inoui de cette journée, qui puiſſe avancer le contraire : la plus grande partie penſoient en prendre au moins la moitié. Ce qui avoit encouragé ſinguliérement les équipages, c'eſt que l'événement du combat ne fut pas douteux dès le commencement de l'action, malgré l'égalité du nombre. Nous n'avions pas encore deux heures de combat, que cinq vaiſſeaux ennemis étoient démâtés, leurs vergues coupées, pluſieurs dégréés, tandis que notre armée paroiſſoit invulnérable. Nous n'avons pas perdu un bâton de ſoc pendant un combat de plus de cinq heures, auſſi long que meurtrier : circonſtance ſi heu-

reuſe, qu'elle n'a point d'exemple ; & qu'on peut attribuer à ce que l'ennemi étoit au vent, par conſéquent incliné, ce qui lui a fait noyer une partie de ſes bordées. Trois de nos vaiſſeaux avoient bien leur mâture un peu endommagée ; mais il n'ont pas ceſſé un inſtant de faire de la voile comme les autres. *L'Amphion* & *le Fier Rodrigue*, petits vaiſſeaux de cinquante canons, ont arrivé au commencement du combat, ayant perdu leurs capitaines. Nous avons pris, en rentrant à la Grenade, un bâtiment du convoi, chargé de cent cinquante hommes de troupes, avec un drapeau.

Il eſt toujours ſenſible & douloureux de ne pas profiter, autant qu'on le pourroit, du ſuccès d'un combat, lorſqu'on s'eſt vu aſſez heureux pour avoir un avantage auſſi décidé que celui que nous avions. Je ne crois pas M. d'Eſtaing le plus blâmable : excepté

de n'avoir pas couru l'échiquier, afin de couper les vaiſſeaux démâtés, il a fait tout ce qu'il étoit poſſible de faire, & combattu avec une bravoure digne de ſervir d'exemple ; ſi les vaiſſeaux qui étoient ſous le vent l'avoient ſecondé, en manœuvrant ſelon la circonſtance, s'ils avoient été ſe former à l'arriere-garde, ainſi que le bon ſens le dictoit, puiſqu'ils ne pouvoient être utiles autrement, il eſt conſtant que l'armée ennemie eût été abymée, & les trois vaiſſeaux démâtés au commencement de l'action auroient été pris. M. d'Eſtaing n'auroit pas été obligé d'arriver pour les rallier : on auroit combattu de plus près avec un nombre de vaiſſeaux ſupérieur. Il eſt à craindre que pluſieurs capitaines ne puiſſent pas juſtifier leur conduite s'ils étoient recherchés ; ils en doivent compte au roi & à la nation : le mépris de leurs camarades dit aſſez combien on les croit en faute.

Notre perte dans ce combat a été de cent ſoixante-dix-neuf hommes tués, ſept cents ſoixante & quinze bleſſés, en tout neuf cents cinquante-quatre hommes hors de combat; dans ce nombre vingt-huit officiers, dont treize tués & quinze bleſſés; le capitaine commandant *la Provence*, & celui de *l'Amphion* & du *Fier Rodrigue* ont été tués. L'ennemi a avoué avoir perdu douze cents hommes, ce qu'on peut mettre à dix-huit cents. *Le Prince de Galles*, que montoit Barrington, a reçu, ſeulement dans le côté de bas-bord, ſoixante & quatorze boulets. Notre armée mouilla dans la rade du fort Saint-George, le lendemain du combat 7 juillet, vers midi, & fut reçue avec acclamation par les ſoldats & par les habitans François qui avoient vu le combat du haut des mornes.

Le 12, *la Chimere* & *l'Alcmene* ſont rentrés avec deux priſes, un bricq &

une goëlette chargés de ſucre. La frégate *la Diligente* a été déſignée pour porter au roi la nouvelle de nos ſuccès ; le lord Macartney y fut embarqué la veille du départ, lorſqu'il croyoit paſſer dans la flûte *l'Aventure* avec tous les officiers Anglois, & armée même par des priſonniers, ſur leur parole d'honneur de ſe rendre en France. Le lord, furieux de ſe voir ainſi joué par M. d'Eſtaing qui refuſa même de lui rendre les papiers néceſſaires pour ſa juſtification, arracha de ſon habit ſes marques de dignité qu'il jeta à ſon valet, diſant qu'il n'en avoit plus beſoin, & qu'il étoit trop humilié pour s'en voir décoré. Le général fut inexorable à ſon égard. Nos bons amis les Caraïbes de Saint-Vincent ſont venus dans un bateau viſiter M. d'Eſtaing.

Les vaiſſeaux étant réparés, l'armée a appareillé le 15. Le ſoir du 17, elle étoit par le travers de Sainte-Lucie ;

les frégates rangerent la terre de l'isle pour reconnoître ſi l'ennemi s'y étoit retiré. Ayant rapporté n'avoir vu aucun vaiſſeau, nous avons continué notre route vers la Martinique; lorſque nous fûmes par le travers du Fort-Royal, le général y fit entrer deux frégates, pour porter ſes ordres au convoi qui s'y étoit raſſemblé, prêt à partir pour la France. Nous continuâmes notre route, rangeant la terre de l'isle, enſuite la Dominique, à une très-petite diſtance. Dans la matinée du 19, l'armée mouilla à la baſſe-terre de la Guadeloupe, où nous avons ſu que Biron étoit à Saint-Chriſtophe avec une partie de ſes vaiſſeaux. Voici ce qu'un particulier de l'isle écrivoit à l'un de ſes amis à la Guadeloupe pendant notre ſéjour : " Les Anglois, qui cachent ordi-
„ nairement leur perte, ne peuvent la
„ diſſimuler dans ce moment; elle eſt
„ fort grande, & la conſternation eſt

„ telle que je la croirois encore beau-
„ coup au-deſſus de ce que l'on en
„ débite. „

M. d'Eſtaing ne reſta que dix-huit heures à la Guadeloupe, tems néceſſaire pour embarquer cinq à ſix cents hommes de troupes qu'il y prit. L'armée appareilla le 20, ſe forma auſſi-tôt en ordre de combat pour aller revoir Biron à Saint-Chriſtophe, & l'attaquer s'il étoit dans une poſition à pouvoir l'être avec avantage.

Un propos tenu par M. le comte de Graſſe à la Guadeloupe, rendu à M. d'Eſtaing, ſur la facilité d'attaquer au mouillage de Saint-Chriſtophe des vaiſſeaux emboſſés, fit imaginer adroitement au général, d'après ſon affaire de Sainte-Lucie, de le rendre reſponſable de l'événement, en le chargeant de conduire la ligne & lui laiſſant toute l'autorité pour attaquer les Anglois, ſuppoſé que l'armée du roi pût le faire avec ſuccès.

Par cette ruſe politique il ſe juſtifioit de Sainte-Lucie, dans le cas probable où l'ennemi ſe ſeroit emboſſé, & que le comte de Graſſe jugeât l'attaque dangereuſe; ce qui arriva ainſi qu'il l'avoit prévu.

A dix heures du matin, le 22 juillet, l'armée du roi ſe préſenta devant l'armée ennemie qui étoit emboſſée dans le meilleur ordre poſſible au mouillage de la baſſe-terre de Saint-Chriſtophe, ayant encore trois vaiſſeaux démâtés, & les autres réparant leurs manœuvres. Ils avoient un vaiſſeau de moins qu'au combat de la Grenade, n'étant que vingt. Celui qui manquoit pouvant à peine manœuvrer, avoit été forcé par ſa ſituation d'arriver, & d'aller à la Jamaïque. Ils eurent le chagrin de nous voir le même nombre de vaiſſeaux qu'au combat de la Grenade, dans le même état que ſi nous n'avions pas combattu.

M. le comte de Graſſe, à qui nous avons dit que M. d'Eſtaing avoit déféré

malicieuſement le commandement de l'armée, ſous le prétexte qu'étant à la tête de la ligne il pouvoit mieux juger de la poſition de l'ennemi que lui qui étoit au corps de bataille, après l'avoir examiné d'aſſez près, fit le ſignal de virer de bord vent devant, ayant écrit au général qu'il ne croyoit pas poſſible d'attaquer l'ennemi avec avantage, vu la maniere dont il étoit emboſſé. Nous revirâmes par la contre-marche, en conſervant l'ordre de combat; de ſorte que chaque vaiſſeau s'approchant de plus en plus pour virer dans les eaux de celui qui le précédoit, les derniers vaiſſeaux de l'arriere-garde furent obligés de virer à la demi-portée du canon des Anglois. Nous avions tous nos pavillons de pouppe; le général ſon grand pavillon de commandement, de même que les chefs de diviſion celui aſſigné à leurs rangs comme un jour de fête. C'en étoit bien un pour nous.

Biron n'étoit pas assurément satisfait que le comte d'Estaing lui rendît à une aussi grosse usure sa fanfaronnade du Fort - Royal. Avec le caractere vain & orgueilleux que nous connoissons aux Anglois, cette petite circonstance doit les avoir cruellement humiliés. Nos frégates, dont la marche est supérieure à celle des vaisseaux, s'amusoient pendant l'évolution à prolonger leur ligne à la petite portée du canon, menaçant avec ironie de tomber sur une partie de leur ligne. La nôtre avoit une si grande étendue, qu'il s'écoula quatre heures depuis l'instant où le chef de file vira de bord jusqu'au serre - file. Nous prolongeâmes le bord dans le sud - sud - est, serrant le vent.

Nous sommes restés en croisiere sur Monserrat, pour y attendre les convois de la Martinique & de la Guadeloupe, qui nous ont joints, *dans la matinée du 26 juillet, avec une précision qui fait*

bonneur au général ; ce qu'on ne peut attribuer qu'à la ſageſſe de ſes combinaiſons.

Nous avons fait auſſi-tôt route pour Saint-Domingue, afin de ne faire qu'un ſeul convoi de toutes nos colonies. L'armée tenoit le vent ſur trois colonnes ; les navires marchands, au nombre de plus de quatre-vingt, étoient entourés par les frégates : cette flotte naviguoit demi-lieue ſous le vent de l'armée. Si le général avoit fait attention au ſignal qui lui fut fait ſur Porto - Rico, il auroit pu s'emparer du vaiſſeau *le Rubis* qui y faiſoit de l'eau.

L'armée & la flotte ont mouillé dans la rade du Cap - François les 31 juillet & 1 er août. M. d'Eſtaing n'a laiſſé aucun bâtiment du roi aux isles du Vent, & la Martinique n'a ſeulement pas un bateau armé ; de ſorte qu'un corſaire pouvoit intercepter le cabotage même de l'isle, & empêcher la communication entre nos colonies.

Cette conduite du général vient de la méſintelligence qui a toujours régné entre lui & le marquis de Bouillé, gouverneur général. Il a voulu lui prouver que ſon autorité s'étendoit juſqu'à le priver d'un ſeul bâtiment du roi. Si cela eſt, comme chacun le croit, le comte d'Eſtaing eſt blâmable d'avoir oublié cette maxime. Le plus bel éloge d'un homme en place eſt de ſacrifier ſes haines particulieres au bien public.

M. le comte de Graſſe a été viſiter les isles Turques avec quatre vaiſſeaux pour en chaſſer les corſaires qui s'y refugient ; l'on croyoit qu'il pourroit y rencontrer *le Rubis* qu'on ſavoit en croiſiere ſur le Cap depuis long-tems ; il eſt entré au Cap vingt-quatre heures après la flotte, n'ayant rien vu. L'entrée de la rade du Cap eſt difficile ; pluſieurs vaiſſeaux toucherent, particuliérement *l'Amphion* que nous avons laiſſé au Cap, faiſant de l'eau conſidéra-

blement, ayant de plus la maladie qui regne à Breſt, à un tel degré qu'il ne lui reſtoit plus qu'un ſeul homme de ſon premier équipage. Le général a embarqué dix-huit cents hommes de troupes à Saint-Domingue, tant du Cap que du Port-au-Prince, ſur les vaiſſeaux. La flotte marchande étant très-conſidérable, il a jugé néceſſaire de la faire eſcorter par deux vaiſſeaux *le Protecteur* & *le Fier* avec trois frégates *l'Aimable*, *l'Alcmene* & *la Minerve*, cette derniere priſe ſur les Anglois par M. de Tilly.

Le 10, l'armée s'eſt empavoiſée à l'occaſion de la déclaration de guerre de l'Eſpagne à l'Angleterre, que nous avons appriſe par le gouverneur de la partie eſpagnole de Saint-Domingue. Le comte de Breugnon, commandant en ſecond l'armée, s'eſt débarqué malade.

M. d'Eſtaing donna au chevalier du

Rumain le commandement de *la Chimere*, frégate de la premiere force, dont le capitaine avoit paſſé ſur *l'Amphion* après la mort de M. Ferron, tué au combat de la Grenade.

L'armée navale compléta ſes vivres au Cap juſqu'au 1er novembre, & appareilla le 16 août. Quatre vaiſſeaux qui avoient été prendre des troupes au Port-au-Prince, ſe rallierent ſur *la Tortue ;* le convoi ſuivoit l'armée : nous paſſâmes par le débouquement anglois, qui eſt le plus oueſt ; & lorſque nous eûmes débouqué, la flotte fit route avec ſon eſcorte, & l'armée s'en ſépara la nuit, faiſant fauſſe route, cachant ſa marche autant qu'il lui étoit poſſible, pour ne laiſſer aucune idée à la flotte ſur la route qu'elle tenoit.

Le général fit ſes diſpoſitions pendant la traverſée, pour le débarquement des troupes ; il fit paſſer les inſtructions aux officiers de terre comman-

dans, où tout étoit arrangé & réglé avec beaucoup d'ordre & de ſageſſe; mais on étoit ſûr qu'il ne ſuivroit pas ſes propres avis lorſqu'ils retarderoient un inſtant l'exécution de ſes ordres.

Le 2 ſeptembre, l'armée mouilla ſur les côtes de la Floride, à cauſe de la proximité de la terre, qu'elle n'avoit pas reconnue; elle eſſuya un furieux coup de vent qui fit dérader pluſieurs vaiſſeaux : ceux qui tinrent ſur leurs ancres eurent beaucoup à ſouffrir; pluſieurs furent incommodés dans leur gouvernail. *Le Vaillant* eut le ſien caſſé, qui fut enſuite réparé comme on put avec des bordages de rechange. Il navigua en attendant avec la machine inventée par Olivier. Le général avoit envoyé des frégates protégées par deux vaiſſeaux, à la reconnoiſſance de la terre, & chargées de nous amener des pilotes. *L'Iphigénie*, qui croiſoit avec la *Cérès* autour de l'armée, fit trois priſes, *le Victori*,

Victori de dix-huit canons, gros navire chargé de vivres pour le compte du roi, d'habits & de souliers ; un brigantin, & une goëlette chargée de draps.

La Chimere, *l'Amazone* & *le Cutter*, protégés par *le Magnifique* & *le Sphinx*, revinrent, amenant des pilotes Américains de la partie de Charleſtown. Nous appareillâmes tout de ſuite, naviguant le jour avec précaution, à cauſe de la proximité de la terre, & mouillant le ſoir. Le mercredi 8 ſeptembre, nous avons reconnu la terre de la Floride. L'armée mouilla le même ſoir à trois lieues du fanal, à l'entrée de la riviere de Savanah, dans la Nouvelle-Géorgie. Les Anglois n'ont plus que Savanah & Saint-Auguſtin, dans la partie du ſud, de leurs anciennes poſſeſſions.

Le général avoit reçu avis par M. de Bretigny, ancien mouſquetaire du roi, aujourd'hui au ſervice des Américains,

que les Anglois avoient négligé de fortifier Savanah, qu'ils venoient de prendre ſur les Américains dans le voiſinage de Charleſtown ; qu'ils y étoient ſans défenſe avec peu de troupes ; qu'il pourroit faire cette expédition en paſſant, ſans que cela lui occaſionnât le moindre retard, ſuppoſé qu'il eût d'autres vues. Le génie ambitieux du comte d'Eſtaing eſt facile à exciter : ſur la ſeule idée du ſuccès d'une expédition, quelque dangereuſe qu'elle ſoit, il incline à l'entreprendre.

Il avoit des ordres poſitifs de faire promptement ſon retour en France ; on ne peut en douter, d'après la connoiſſance des inſtructions de M. le marquis de Bouillé, qui ſe flattoit après ſon départ, aidé par l'eſcadre de M. le comte de Graſſe, en ſtation à la Martinique, de reprendre Sainte-Lucie pendant l'hivernage. Il y a de fortes raiſons pour croire que M. d'Eſtaing a

ſu ſon projet, & que, voulant lui ôter le moyen de l'exécuter, il a imaginé de lui enlever l'élite des troupes de la colonie, & de les promener d'expédition en expédition, avec toutes les forces navales, pendant le tems de l'hivernage.

Là on s'eſt emparé de quelques petits bateaux qui cherchoient à s'échapper le long de la côte. Le général vouloit faire le débarquement des troupes le ſoir ; mais il ſe trouva que l'endroit où il ſe propoſoit de le faire, & qu'il fut reconnoître lui-même avec vingt-cinq hommes, étoit une isle. Il prit alors le parti d'embarquer toutes les troupes, formant un corps d'environ quatre mille hommes, compris huit cents mulâtres libres, enrégimentés & pris dans la colonie de Saint-Domingue, ſur ſix vaiſſeaux dont il donna le commandement à M. de la Motte-Piquet pour aller faire le débarquement ſix lieues

plus au ſud, dans la riviere Sainte-Marie ; & il emmena avec lui preſque toutes les chaloupes des vaiſſeaux, laiſſées au premier mouillage. Le chevalier du Rumain eut ordre d'entrer dans la riviere avec ſa frégate & deux flûtes armées avec des canons de dix-huit & allégées le plus poſſible, pour qu'elles puſſent s'avancer juſques ſous la ville. Les frégates étoient employées à garder différentes paſſes : *le Sagittaire* & *le Fier Rodrigue* bloquoient le Port-Royal.

Ces diſpoſitions faites, M. d'Eſtaing partit avec les ſix vaiſſeaux de M. de la Motte-Piquet, le 11 ſeptembre, laiſſant le commandement de l'armée navale à M. le comte de Broves. Il mouilla le ſoir à la pointe Sainte-Marie, débarqua avec quinze cents hommes dans la nuit, chaque ſoldat ayant des vivres & de l'eau pour trois jours, ſelon ſon ordre.

Les bâtimens à rames ayant fini ce premier débarquement, voulurent retourner aux vaiſſeaux, pour y prendre les troupes qui y étoient reſtées. Quelques chaloupes & canots qui s'obſtinerent à ſortir de la riviere malgré le gros tems, d'après l'ordre poſitif du général, qui ne connoît point de difficultés, périrent. La chaloupe de *l'Annibal* voulut ſe ſauver le long de la côte; elle fut rencontrée par un corſaire anglois qui, n'ayant point de vivres, ne voulut pas ſe charger de tout ce monde. L'équipage mourant de faim, l'officier qui la commandoit attendrit le corſaire ſur ſon ſort: il lui donna pour vingt-quatre heures de vivres, qui ſuffirent pour rejoindre le vaiſſeau. Le mauvais tems dura juſqu'au 18, ſans qu'il fût poſſible de continuer le débarquement, ni même d'envoyer un canot à terre. Preſque tous les vaiſſeaux mouillés en pleine côte,

furent forcés d'appareiller pour s'en éloigner, de crainte d'y périr.

Pendant ſix jours, le comte d'Eſtaing reſta ſur le rivage avec quinze cents hommes, ayant leurs fuſils ſeulement, & quelques coups à tirer, & trois jours de vivres, ſans tentes ni bagages, expoſés à une pluie continuelle, aſſez près de l'ennemi pour craindre d'être attaqués à chaque inſtant : heureuſement il ne ſut pas la poſition de nos troupes.

Enfin, le tems permit de finir le débarquement ; & le comte d'Eſtaing, ſans perdre un moment, s'avança à l'ennemi ; il le trouva retranché ſous la ville de Savanah à ne pouvoir eſpérer de l'attaquer avec avantage, ſur-tout avec le peu de troupes qu'il avoit. Pluſieurs penſoient qu'il auroit dû alors ſe rembarquer. Il eſt certain qu'il auroit mieux fait, ſur-tout l'armée navale étant expoſée ſur la côte ; mais c'eſt juger d'après l'événement. M. d'Eſtaing pouvoit

compter ſur les Américains. Le général-major Prevoſt paroiſſoit diſpoſé à ſe rendre ; ſes pourparlers annonçoient qu'il ne vouloit que ſauver ſon honneur par l'apparence d'une défenſe ; mais le colonel Meklen qui ſe jeta dans la place avec ſept cents hommes, par le crêt Saint-Auguſtin, changea tout-à-coup ces diſpoſitions pacifiques.

Le comte d'Eſtaing fit ouvrir la tranchée à la demi-portée du fuſil du retranchement des Anglois avec une hardieſſe qui tient à ſon courage. Il falloit des canons, des mortiers, des bombes & les munitions de guerre néceſſaires. L'armée navale qui devoit tout fournir étoit mouillée à dix lieues de Savanah. Le tems fut conſtamment mauvais pendant le mois de ſeptembre ; on étoit ſouvent cinq à ſix jours ſans pouvoir mettre un bâtiment à rames à la mer, & obligé de mettre à la voile, de crainte d'être jeté à la côte. Il falloit le courage du comte

d'Eſtaing, pour expoſer pendant deux mois une armée auſſi conſidérable, mouillée en haute mer, en danger de faire côte par le vent de ſud-eſt. Ce ne fut que le lundi 4 octobre, que les canons & les mortiers furent placés, & en état de tirer.

Pendant ce tems, les vaiſſeaux n'étoient pas dans l'inaction. *L'Amazone* s'étoit emparé le 11 ſeptembre, après un long combat, de la frégate *l'Ariel*, de vingt canons. Le chevalier du Rumain, avec *la Bricole* & *la Truite*, s'étoit avancé dans la riviere; il avoit forcé la frégate angloiſe *la Roſe* à ſe brûler, ainſi que pluſieurs bâtimens marchands, & pris un navire chargé de bois de mâture. Il profitoit de l'inſtant de la haute mer, & s'avançoit chaque marée, ayant à ſe battre conſtamment contre les galeres, qui le harceloient nuit & jour à un tel point que les capitaines des deux galeres américaines qui le ſoutenoient,

laſſés de combattre à chaque inſtant ; l'un d'eux fit percer ſecrétement ſa galere par un de ſes matelots, à qui il avoit promis cent écus pour la couler bas. Le chevalier du Rumain l'ayant ſu, en prit lui-même le commandement : ne pouvant plus s'avancer avec ſa frégate, faute d'eau, il fit mouiller *la Truite*, qui tiroit moins d'eau que ſa frégate, à la portée du canon des retranchemens des Anglois & de la ville, tirant jour & nuit ſur le camp.

Le 27 ſeptembre, le chevalier de Coëtendo, commandant *le Lively*, s'empara par ruſe, & en vrai corſaire, de deux gros navires, l'un chargé de vivres & l'autre d'ancres & de cables, qui ſe dirent ſous l'eſcorte du vaiſſeau *l'Expériment*, qui amenoit un convoi à Savanah, & dont ils avoient été ſéparés par un coup de vent. Sur cet avis, trois de nos vaiſſeaux furent l'attendre en croiſiere ſur le Port-Royal. Le 24, la frégate *la Cérès*

s'empara d'un gros navire chargé de vivres, ſous l'eſcorte de *l'Expériment*. Cette priſe & les précédentes ne pouvoient être plus à propos, l'armée commençant à manquer de vivres, & étant à l'économie de tout, particuliérement de l'eau, qui étoit réglée d'une maniere cruelle, même pour les malades: on s'étoit négligé ſur ce point important, pouvant faire uſage des bateaux américains qui nous venoient, propres à la navigation de la riviere, & que le roi payoit pour ne rien faire.

L'armée ſouffroit de tout, mouillée en pleine côte, expoſée à être jetée à terre par le vent de ſud-eſt. Heureuſement nous n'avions que des coups de vent de nord-eſt, qui ont endommagé ſept de nos vaiſſeaux dans leurs gouvernails : pluſieurs ont perdu toutes leurs ancres, la plupart des équipages ſur les cadres, & le ſcorbut caractériſé à un tel degré de force, qu'on jetoit régu-

liérement à la mer chaque jour trente-cinq hommes : on n'avoit aucune eſpece de rafraîchiſſement à leur donner, pas même de la tiſanne, faute d'eau ; aucun moyen de ſoulager la miſere de nos pauvres matelots, ſans habits, ſans linge, même ſans ſouliers, abſolument nus, ne mangeant que de la ſalaiſon, lorſqu'on les faiſoit mourir de ſoif ; du pain qui, depuis deux ans qu'il étoit dans les ſoutes, ſe trouvoit pourri ou dévoré d'inſectes, & ayant contracté un goût ſi déſagréable, que les animaux domeſtiques que nous avions à bord ne vouloient pas le manger : encore falloit-il le leur diſtribuer par légere portion, crainte d'en manquer. Voilà une partie de l'effrayant tableau de l'état miſérable & cruel de nos équipages pendant le tems du ſiege de Savanah, auquel le comte d'Eſtaing s'acharnoit, paroiſſant avoir oublié entiérement ſes vaiſſeaux. Le peu de matelots qui nous reſtoient

en état de manœuvrer, étoient ſans forces, le teint livide, tous les traits de la mort peints ſur le viſage; on ne pouvoit les conſidérer ſans attendriſſement.

Pendant la nuit du 24 au 25 ſeptembre, nos vaiſſeaux en croiſiere donnerent l'alarme à l'armée, en venant mouiller tout-à-coup au milieu de nous, lorſqu'ils n'étoient pas attendus : le motif de leur empreſſement étoit trop agréable pour nous en plaindre. Ils apportoient la nouvelle de la priſe de *l'Expériment*, vaiſſeau de cinquante canons, par *le Sagittaire*, qui le rencontra ſur le Port-Royal, démâté de tous ſes mâts, & à qui il ſe rendit ſans réſiſtance. Ce vaiſſeau étoit chargé d'officiers pour l'armée de Savanah ; il portoit le général-major Garth, qui venoit relever le général Prevoſt : ce qui valoit mieux, c'étoit la paie de l'armée de Savanach, 660000 livres argent de France. Cette nouvelle fit le plus grand plaiſir. Nous

avons ſu par les priſonniers de ce vaiſſeau, qu'il devoit partir un convoi de New-York avec trois mille hommes de troupes pour Savanah, eſcorté par trois vaiſſeaux de ligne : M. de Broves fit croiſer continuellement quatre vaiſſeaux pour l'attendre. Ce convoi en fut prévenu ſans doute, puiſqu'il ne vint pas.

Revenons au ſiege. Le 23 ſeptembre, les Anglois firent une ſortie ſur nos travailleurs. M. de Rouvré, qui commandoit la tranchée, ayant ſous lui M. O Dune, lieutenant-colonel, les repouſſa vigoureuſement. M. O Dune étoit ivre ; ſon courage naturel & le feu du vin l'emporterent au-delà des juſtes bornes qui lui étoient preſcrites : il en coûta cent cinquante hommes mis hors de combat, dont quarante furent tués, foudroyés dans leur retraite par l'artillerie de l'ennemi. Pour remplacer cette perte, le général fit deſcendre quatre cents hommes des troupes

de la marine, commandés par leurs officiers : ce qui affoiblit encore les vaiſſeaux, qui furent dès-lors hors d'état de pouvoir combattre, ſi l'occaſion s'étoit préſentée, & que Biron fût venu. Le lieutenant de vaiſſeau qui commandoit ce corps de quatre cents hommes, monta la tranchée, comme officier ſupérieur, & commandoit à ſon tour.

Le lundi 4 octobre, nos batteries de canons & de mortiers commencerent à jouer : le canon fut ſans effet contre les retranchemens de l'ennemi, faits de ſable, par encaiſſement en talud. Le boulet ne faiſoit que ſon trou, & s'y perdoit. Les bombes réuſſiſſoient un peu mieux ; le général fit tirer des carcaſſes remplies de térébenthine, qui mirent le feu pluſieurs fois à la ville : ce qui déſoloit les Anglois, qui y avoient leurs femmes & leurs enfans renfermés, expoſés à toutes les horreurs du ſiege. Le chevalier du Rumain les contenoit du

côté de la mer, avec deux galeres & *la Truite*, dont les boulets perdus, qui dépaſſoient le camp, traverſoient les rues de la ville.

Les Anglois eſſayerent de faire camper leurs femmes & leurs enfans dans une petite isle ; le chevalier du Rumain y deſcendit en même tems, & les obligea à rentrer dans la ville. Ne voyant plus de reſſources, ils s'adreſſerent au comte d'Eſtaing, pour obtenir la permiſſion de faire ſortir leurs femmes & leurs enfans ; ce qu'il leur refuſa, comme devant prolonger le ſiege qui commençoit à l'ennuyer. Pluſieurs femmes prirent leur parti, & vinrent d'elles-mêmes au camp des François : il fallut bien les garder, puiſqu'elles ne vouloient pas retourner. Le général Prevoſt, dont la généroſité & l'humanité envers les priſonniers François ne s'eſt jamais démentie, leur donna des témoignages d'attention & de bonté qui n'étoient pas d'un ennemi :

ſentiment que l'on doit ſans doute en partie à ſa femme, née françoiſe. Il fit dire par un parlementaire, en plaiſantant, que notre galanterie ne ſe démentoit pas même dans notre maniere de faire la guerre, & que la plus jolie femme de la ville venoit d'éprouver l'effet de nos bombes.

L'état déſeſpérant & cruel dans lequel ſe trouvoit l'armée navale, réduite au tiers de ſes équipages, & mouillée dans une poſition où jamais eſcadre angloiſe, de l'aveu des priſonniers, n'eût oſé reſter huit jours dans la plus belle ſaiſon, décida M. le comte d'Eſtaing, voyant que le canon ne pouvoit faire breche, à bruſquer l'aſſaut. L'ennemi n'avoit pas moins de quatre mille hommes dans les retranchemens, compris les milices, qu'on peut compter. M. d'Eſtaing n'avoit point le complet de trois mille hommes ſur qui il pût compter, & environ mille huit cents

Américains

Américains, parmi leſquels il n'y avoit qu'un petit nombre de troupes réglées, commandées par Pulaski, Polonois.

Il donna ſes ordres pour que les troupes fuſſent prêtes à marcher à l'aſſaut des retranchemens, à quatre heures du matin du 9 octobre. Les diſpoſitions furent faites en conſéquence dans la nuit par M. de Fontanges, major-général de l'armée, & colonel des volontaires du Cap, ſelon l'ordre de M. d'Eſtaing. Il a été généralement blâmé d'avoir à deux heures du matin, au moment de marcher, diviſé & ſubdiviſé les compagnies de grenadiers, leur donnant des officiers étrangers à leur corps, qu'ils ne connoiſſoient pas. Le major Brown, du régiment de Dillon, en repréſenta les conſéquences, blâma en général l'ordre d'attaque; il ne fut point écouté: l'événement prouva qu'il avoit raiſon; mais il y perdit la vie.

M. d'Eſtaing fit faire une fauſſe attaque

à la droite des retranchemens, ſous une forte batterie, tandis qu'il montoit à l'aſſaut par la gauche, ayant à traverſer un marais, où le ſoldat s'enfonçoit dans la fange juſqu'aux genoux, & au bout duquel il y avoit un abattis d'arbres très-difficile à traverſer, l'artillerie de l'ennemi étant dirigée deſſus; preuve non équivoque, & qu'on a eue enſuite, qu'ils ont été avertis des diſpoſitions & de l'heure de l'attaque par un Américain. Ajoutons encore à cette aſſertion, qu'ils avoient de grandes cocardes blanches, une chemiſe par-deſſus l'habit; ce qui étoit exactement les marques ordonnées pour ſe reconnoître dans la mêlée.

Le général eſſuya le feu de l'artillerie de l'ennemi qui le chargeoit à mitraille, coupant la colonne par ſon centre. Le général la voyant plier, paſſa à la tête, marcha en-avant avec les plus braves juſqu'aux abattis: il ne fut ſuivi que par trois ou quatre cents gre-

nadiers, & beaucoup d'officiers. Cette petite troupe, guidée par le général, monta jusqu'aux retranchemens, & fut se placer dans le fossé, de maniere que les Anglois ne pouvoient pas tirer sur eux, & qu'ils s'arrachoient mutuellement le fusil des mains. Ces braves gens ne furent pas secondés : le reste de la colonne s'arrêta tout court dans le marais, écrasé par l'artillerie de l'ennemi, sans qu'elle avançât.

Le général avoit reçu deux blessures graves en traversant les abattis d'arbres, d'où on le tira avec peine : il eut encore assez de force & de courage pour monter à cheval & ordonner lui-même la retraite. Ce fut en se retirant que les braves grenadiers qui avoient pénétré jusques dans le fossé, furent hachés par l'artillerie à mitraille des Anglois, qui tiroient des paquets de hachures de fer, des lames de couteaux & de ciseaux, jusqu'à des chaînes de cinq à six pieds

de long. Le chevalier du Rumain devoit auſſi faire une fauſſe attaque avec les galeres du côté de la riviere ; il trouva des difficultés impoſſibles à ſurmonter : elle ne ſe fit pas.

Notre perte fut conſidérable ; par le compte rendu, elle a été portée à ſix cents quatre-vingts hommes hors de combat, dont ſoixante-quatre officiers, parmi leſquels vingt-deux ſont morts dans l'action, ou peu après.

Nos troupes ſont généralement l'éloge des troupes réglées Américaines, commandées par Pulaski : elles retournerent deux fois à l'aſſaut avec une bravoure étonnante, placerent leurs drapeaux ſur le parapet des retranchemens, & ſe rallierent en bon ordre, après avoir perdu leur chef bleſſé à mort. Quant à la milice, elle a fui lâchement dans les bois, même avant l'action. Le colonel Meklen, pendant la treve, voulut abſolument compter nos morts & bleſſés, avant qu'on les relevât. La perte

des Anglois a été peu de chose; on ne la porte qu'à quinze hommes tués : c'eſt même beaucoup, vu la maniere dont ils étoient retranchés.

Le général avec ſes deux bleſſures, celle de la jambe fort grave, ne voulut pas permettre qu'on le portât; il ſe rendit à cheval au village de Thunderbloc, avec le major-général de Fontanges, qui avoit reçu un coup de fuſil au travers du corps. Le général y eſt reſté juſqu'à ſon retour à ſon vaiſſeau, le lundi 18 octobre, après avoir donné ſes ordres pour la retraite, qui s'eſt faite le ſoir même, commandée par M. de Dillon, dans les chaloupes & canots des vaiſſeaux, ſans être inquiétés. Les Américains s'étoient retirés deux jours auparavant par Charleſtown.

Lorſque l'armée navale apprit l'échec de notre armée de terre dans l'aſſaut du 9, elle avoit ajouté à toutes ſes miſeres le vaiſſeau *le Magnifique*, coulant bas d'une voie d'eau qu'on ne pouvoit

franchir avec toutes les pompes du bâtiment, qu'en ne ſe relâchant pas un inſtant jour & nuit : on fut obligé de l'acorer d'un navire marchand, afin de pouvoir envoyer à terre les bâtimens à rames qui devoient lui porter les derniers ſecours.

Notre poſition devenoit terrible & décourageante : obligés d'embarquer un grand nombre de bleſſés, ſans rafraîchiſſemens, pas même du linge pour les panſer, & forcés de partir le plus tôt poſſible, par mille raiſons, dont la moindre étoit exigeante, aucun lieu de relâche plus voiſin que Chéſapeak, à cent cinquante lieues, par des vents preſque toujours contraires.

Le général vouloit d'ailleurs abſolument faire ſon départ de Savanah pour la France, avec ſon eſcadre de Provence ; il falloit par conſéquent de l'eau : on trouva enfin le moyen d'en ramaſſer comme on put dans la riviere, à marée baſſe, ſaumâtre ou non. La néceſſité,

mere de l'induſtrie, fit faire en quatre jours ce qu'on n'avoit oſé tenter pendant deux mois.

M. le comte de Graſſe, avec ſon eſcadre de huit vaiſſeaux, fut deſtiné pour porter à Chéſapeak nos ſcorbutiques & les bleſſés, & de là faire route pour les isles du Vent. M. de la Motte-Piquet avec trois vaiſſeaux, y compris *le Magnifique* dans un état dangereux, fut chargé de reconduire au Cap ce qui reſtoit de troupes tirées de cette colonie. Les frégates furent chargées de porter à la Grenade & à S. Vincent les détachemens de Hainault & de Foix; le chevalier du Rumain, avec ſa frégate & les deux flûtes deſtinées pour Charleſtown; on le croit chargé de la défenſe de cette place, en cas d'attaque.

Les vaiſſeaux de Provence ſe ſont trouvés réarmés pour la navigation avec tous les priſonniers, forcés au travail, vu la néceſſité. Au moment que le général finiſſoit de régler ces diſpoſitions,

il eſt ſurvenu un coup de vent qui, par un de ces événemens qui n'arrivent qu'à la mer, le força de mettre à la voile, ſans qu'il pût donner ſes ordres en conſéquence des arrangemens qu'il venoit de faire. M. de Graſſe n'en eſt pas moins parti avec ſes huit vaiſſeaux, ne pouvant pas attendre, à cauſe de la diſette d'eau; de même que M. de la Motte-Piquet, qui eſt le ſeul qui ait eu le tems de recevoir les ordres du général pour ſa deſtination; & lorſqu'il fut forçé de couper ſes cables & de mettre à la voile, il ſignala oſtenſiblement de ne pas faire attention à la manœuvre du général : ce qui ſignfioit pour l'eſcadre de Provence qui devoit partir avec lui, de l'attendre au mouillage où il comptoit revenir.

Si l'on objecte le beſoin d'eau, le général qui en avoit connoiſſance avoit ſans doute des moyens pour en procurer. L'on n'ignoroit pas qu'il avoit donné ſes ordres aux bâtimens de convoi

du *Fier Rodrigue*, mouillé à Charleſtown avec *l'Iphigénie*, d'en faire; il en eſt même arrivé un.

Le coup de vent qui avoit forcé le général de mettre à la voile le 28 octobre, ceſſa le 30; & le 31, M. le comte de Broves aſſembla les capitaines & tint conſeil, dans le cas ſuppoſé que M. d'Eſtaing ne reparût pas; & d'après cette ſuppoſition, ſans avoir égard au tems qui lui étoit néceſſaire pour nous rejoindre, il fut unanimement décidé qu'on mettroit à la voile le même ſoir, pour s'élever quelques lieues au vent; qu'on y croiſeroit quelques jours pour y attendre le général, & que s'il ne paroiſſoit pas, on feroit route pour la France, M. d'Eſtaing ayant témoigné vouloir s'y rendre le plus tôt poſſible.

Je me permettrai d'obſerver ici que l'apparence du tems ne faiſant rien craindre, & étant même favorable à M. d'Eſtaing pour nous rejoindre, il falloit au moins lui en laiſſer le tems, en ſe tenant

prêt à mettre ſous voile à la moindre apparence d'un coup de vent. Il étoit même probable que M. d'Eſtaing n'avoit plus d'ancres, ayant mouillé les deux qui lui reſtoient, dans l'eſpoir de ne pas dérader & de tenir bon. Il étoit par conſéquent plus que probable qu'il reviendroit pour lever du moins l'une de ſes ancres, ſi ce n'étoit pour finir de donner ſes ordres. Deux jours qu'on auroit reſté à l'attendre, en même tems qu'on auroit rempli ſes intentions, auroient été profitables aux intérêts du roi, en ce qu'on les auroit employés à lever les ancres des vaiſſeaux qui ont été obligés de les couper.

Le 31, M. de Broves appareilla avec partie des vaiſſeaux, & fut mouiller demi-lieue au vent du premier mouillage. Le lendemain, autre appareillage pour n'y plus reparoître, laiſſant *l'Ariel* chargé de Mulâtres ſans deſtination. M. du Rumain étoit encore dans la riviere, n'ayant pas reçu ſes ordres.

Les frégates partirent pour la Grenade ſous les ordres de M. de Marigny.

La premiere nuit de notre appareillage, par le plus beau tems du monde, *le Marſeillois* & *le Zélé* ſe ſéparerent & firent route enſemble pour France. *Le Tonnant* & *la Provence* étoient déjà ſéparés, ayant été forcés d'appareiller quatre heures après *le Languedoc*. M. de Broves, après avoir croiſé vingt-quatre heures ſeulement, fit route à dix heures du matin, le 2 novembre, avec ſept vaiſſeaux, compris *l'Expériment* & la frégate *l'Amazone*. C'eſt ainſi que l'armée navale, par la ſéparation forcée du général, s'eſt diviſée & ſubdiviſée en tant de parties, que ſans un miracle il étoit preſqu'impoſſible que chacun arrivât à bien à ſa deſtination.

L'entrepriſe de Savanah paroît coûter cher à la France, en conſidérant l'état des choſes qui y ont rapport. M. le comte d'Eſtaing ſeroit d'autant moins excuſable d'avoir expoſé nos

colonies pour une pareille entrepriſe, & laiſſé les isles du Vent ſans protection, abandonnées à elles-mêmes, donnant aux Anglois en force dans cette partie la liberté de pouvoir entreprendre pendant trois mois ce qu'ils auront voulu, ſoit de reprendre Saint-Vincent ou bien la Grenade, où il n'y a point d'hivernage ; ou d'attaquer même la Martinique affoiblie par les troupes qu'il en a ôtées continuellement, pour ſuivre ſes expéditions. Que lui reſtoit-il à deſirer après le combat de la Grenade, que de retourner en France, ſelon les ordres de la cour, d'y eſcorter le convoi, & laiſſer M. le comte de Graſſe aux isles du Vent, avec ſes huit vaiſſeaux, pour les protégér, & aſſurer les conquêtes qu'il venoit de faire ?

Le comte d'Eſtaing avide de gloire, excité encore par ſes ſuccès, & aiſément ſéduit par une invitation du ſieur de Bretigny qui lui faiſoit voir la conquête de Savanah facile, n'a pu ré-

ſiſter au deſir qui l'a dominé de haſarder & d'entreprendre d'ajouter de nouveaux ſuccès à ceux qu'il venoit d'avoir.

Si l'on récompenſoit le zele, l'activité, le deſir & l'envie de faire beaucoup de grandes choſes, jamais la France ne pourroit aſſez reconnoître ce qu'elle doit au comte d'Eſtaing. Avec beaucoup d'eſprit, il a l'enthouſiaſme & le feu d'un homme de vingt ans. Entreprenant, hardi juſqu'à la témérité, tout lui paroît poſſible; il n'aime pas ſur-tout les repréſentations qui lui feroient connoître des difficultés: quiconque oſeroit lui en faire ſeroit fort mal reçu; il veut qu'on ait ſur ſes projets ſa maniere de voir & de penſer. Les matelots le croient inhumain, pluſieurs ſont morts en lui reprochant leur miſere & ſans pouvoir lui pardonner: mais c'eſt un reproche qui tient à ſa maniere dure de vivre, car il eſt cruel pour lui-même; on l'a vu malade & attaqué du ſcorbut, ſans jamais vouloir

0374

faire de remedes, travaillant nuit & jour, ne dormant qu'une heure après ſon dîné, ſa tête appuyée ſur ſes mains, ſe couchant quelquefois, mais ſans ſe déshabiller.

C'eſt ainſi qu'a vécu le comte d'Eſtaing pendant ſa campagne Il n'y a pas un homme dans ſon eſcadre qui puiſſe croire qu'il eût réſiſté à toutes les fatigues qu'il a ſupportées. Qu'on me demande à préſent s'il eſt bon général : il me feroit difficile de répondre à cette queſtion. Il met beaucoup en chance, & joue gros jeu de haſard. Mais qu'il ſoit actif, entreprenant juſqu'à la témérité, infatigable dans ſes entrepriſes, qu'il conduit avec une ardeur dont on pourroit à peine ſe faire une idée ſi l'on ne l'avoit pas ſuivi, qu'il joint à tout cela beaucoup d'eſprit; c'eſt ce dont on ſera forcé de convenir, quelqu'humeur que puiſſe donner la dureté de ſon caractere.

F I N.

E782
E96d2